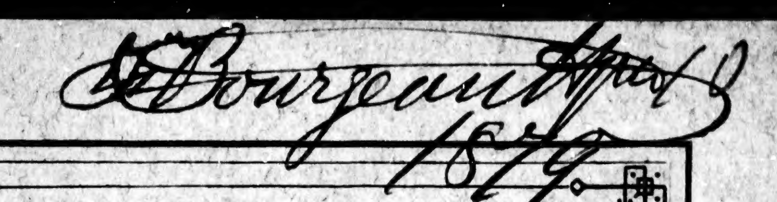
NOT

TRA

G

BEAU



NOTRE-DAME-DE-LIESSE

MÈRE DE GRACE

LÉGENDE, PÈLERINAGE

ET

TRANSLATION DE LA STATUE

AU

GÉSÙ DE MONTRÉAL

MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES - IMPRIMEURS

256 et 258, RUE SAINT-PAUL

1878

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

Imprimatur: Marianopoli, 31 Maii 1878.

† EDUARDUS CAR. EP. MARIANOPOLITANUS.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

MÈRE DE GRACE

LÉGENDE, PÈLERINAGE

ET

TRANSLATION DE LA STATUE

AU

GESÙ DE MONTRÉAL

MONTREAL
BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES - IMPRIMEURS
256 et 258, RUE SAINT-PAUL

1878

N

No
glor
elle
spéc
des
ains
fame
bonn
et le
Dam
Fran
aïeu
enfa
ticul
prod
vent
Liess
donn
véné
statu

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

Notre bonne ville de Montréal s'est toujours glorifiée d'être la ville de Marie ; de tout temps elle s'est plu à honorer sa patronne d'un culte spécial. Chose digne de remarque, la plupart des sanctuaires célèbres du Canada ne sont, pour ainsi dire, qu'une reproduction des pèlerinages fameux de l'ancienne mère-patrie; témoin la bonne Sainte-Anne, Notre-Dame de Bonsecours, et le sanctuaire récent et déjà si vénéré de Notre-Dame de Lourdes. On dirait que la Nouvelle-France ait eu à cœur d'imiter la piété de nos aïeux, et que Marie ait voulu faire partager à ses enfants du Canada, et à ceux de Montréal en particulier, les grâces qu'elle a prodiguées et qu'elle prodigue encore à cette vieille France, qu'elle veut ressusciter. C'est ainsi que Notre-Dame de Liesse a daigné pour ainsi dire se multiplier, en donnant au Canada un des monuments les plus vénérables de l'antique sanctuaire de Liesse, la statue que l'on voit maintenant dans la chapelle

de la Sainte Vierge au Gésù de Montréal, et que notre digne et vénéré Prélat a placée solennellement sur le piédestal qui lui était destiné. Par cette imposante solennité Sa Grandeur a voulu faire connaître aux habitants de notre ville et de toute la province le nouveau gage de protection et de salut que Marie leur envoie. Cette statue, nous le disons hautement, est un des plus augustes monuments que possède l'Église du Canada. Nous espérons le prouver dans cette courte notice, et nous désirons en même temps inspirer aux fidèles une grande reconnaissance pour le bienfait reçu, et un grand empressement à honorer Notre-Dame de Liesse, et à profiter des grâces nombreuses dont ce bienfait est le gage. Nous savons que Notre-Dame de Liesse a déjà fait éclater sa puissance au milieu de nous. Plusieurs personnes de cette ville assurent avoir déjà obtenu par son intercession la guérison de maladies longues et dangereuses. Nous aimons à le dire afin d'encourager la confiance des fidèles à s'adresser à Notre-Dame de Liesse dans leurs besoins spirituels et temporels.

Nous diviserons ce travail en trois parties : dans la première nous rappellerons succinctement l'origine et l'histoire de l'antique sanctuaire de Liesse près Laon en Picardie, jusqu'à l'époque néfaste de la révolution française ; dans la seconde partie nous continuerons cette histoire depuis le rétablissement du culte en France et du pèlerinage de Liesse jusqu'en 1857, époque du couronnement solennel de la statue ; la troisième partie traitera particulièrement de l'histoire de la statue que nous possédons, et de la manière dont elle nous est parvenue.

I

Notre-Dame-de-Liesse est un des sanctuaires les plus célèbres et les plus vénérés de la France catholique. Depuis sa fondation en 1134 toutes les générations y sont venues successivement déposer aux pieds de la statue miraculeuse le tribut de leur foi, et y puiser, comme à une source intarissable, une multitude de grâces de l'ordre spirituel et temporel. Les rois de France y venaient souvent après leur sacre, ce qui était facile, Liesse n'étant qu'à dix lieues nord-ouest de Reims. Les princes de l'Eglise, les plus illustres membres des maisons de France et de Lorraine, les plus grands personnages se sont plu à visiter pieusement, à embellir et à enrichir ce pèlerinage. Nous ne pouvons mieux en faire connaître l'origine qu'en rapportant en entier la légende des trois chevaliers et de la princesse Ismérie. Disons que cette légende, extraite de l'histoire de Bosio, auteur du 16e siècle, présente tous les caractères d'authenticité que peut réclamer la plus scrupuleuse critique. Nous la rapportons sans y rien ajouter et sans en rien retrancher.(*)

"Le calife d'Egypte avait conservé Ascalon, ville éloignée de Jérusalem d'environ 20 milles vers le couchant.

"Cette place de marque était extrêmement forte, et sa position sur la frontière la rendait de la dernière importance, car elle servait de passage entre le royaume de Jérusalem et l'Egypte.

(*) On peut lire cette même légende dans Colin de Plancy, et aussi la légende en vers, publiée séparément.

« Le calife craignait toujours qu'un heureux coup de main ne la fît tomber au pouvoir des chrétiens et ne rendît impossible la tranquillité de ses Etats ; aussi mettait-il tous ses soins et toute sa vigilance à y entretenir une garnison nombreuse, bien fournie de vivres, de munitions de guerre, et de toutes les autres choses nécessaires. Tous les trois mois il ravitaillait la place et changeait les troupes. Remplis de vigueur et d'audace, les soldats faisaient sorties sur sorties ; ils couraient jusqu'aux portes de Jérusalem, portant partout le ravage et l'effroi, harcelant sans cesse les chrétiens, les tenant toujours sur le qui-vive.

« Le roi Foulques voulut faire cesser enfin un état de choses si intolérable ; il résolut de faire construire, près d'Ascalon, une forteresse qui, par sa position, pût brider les courses des infidèles et refréner leur audace. Il se rend sur les lieux, et après avoir étudié le terrain, se décide à faire rebâtir l'ancienne ville de Bersabée, qui avait été démantelée ès guerres précédentes. Il n'en restait plus que des ruines, les barbares les avaient nommées Bethgebrim, c'est-à-dire maison de Gabrielle ; les chrétiens donnèrent à la nouvelle ville le nom de Gibelline. Autrefois Bersabée avait été, au midi, la frontière de la terre promise ; au nord c'était la ville de Pan, nommée aujourd'hui Panea ou Césarée de Philippe ; de là cette expression que l'on rencontre si souvent dans l'Ecriture : de Dan jusqu'à Bersabée.

« Foulques rassemble de toutes les parties de son royaume un grand nombre d'ouvriers ; il pousse les travaux sans relâche et « fut la fortification si « chaudement poursuivie, qu'en peu de temps, « Bersabée fut l'une des meilleures, plus fortes et

« inexpugnables places du royaume de Hiérusa-« lem. » Elle était fermée de hautes et solides murailles, protégée par des tours, des fossés, des bastions ; elle pouvait à juste titre être regardée comme imprenable pour cette époque.

« La garde de cette ville était d'une importance extrême. En effet, elle devenait la clef du royaume du côté de l'Egypte et elle était « esloignée quatre « lieues tant seulement d'Ascalon. En après donc, « Sa Majesté, considérant l'importance de ceste « place, la consigna ès mains des chevaliers hos-« pitaliers, comme personnages fort affectionnez « à son service et qui plusieurs fois avaient rendu « preuve suffisante de leurs courage et valeur ès « guerres du levant. » Ces événements se passaient en 1133.

« Les chevaliers de Saint-Jean durent avoir continuellement les armes à la main. « On estoit « tous les jours aux prinses avec l'ennemi, tantost « par embuscades, tantost par ouvertes attaques « ou les barbares avoient souvent du pis. Mais « ainsi, comme les effects de la guerre succèdent « diversement, inclinant la faveur des victoires « tantost à l'un et puis à l'autre party, rempor-« tans les hospitaliers souvent du meilleur, quel-« ques fois aussi du pire, il advint, en l'an 1134, « au mois d'août, comme récite Melchior Ban-« dini, » chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dans les fragments de l'ancienne histoire qu'il nous a laissés, que les chevaliers étant sortis pour arracher aux mains des Musulmans un troupeau qu'ils essayaient d'enlever, ceux-ci feignirent une déroute et par là amenèrent peu à peu les chrétiens dans une embuscade préparée sur le chemin d'Ascalon,

« Or, tandis que les chevaliers pressoient les « fuyards avecque plus de courage que de pru-« dence, ils furent enveloppés d'un nombre inesti-« mable de Sarrasins, desquels ils soutinrent le « faix quelque temps avec tant de valeur qu'ils « en tuèrent tout plein ; mais enfin ils furent con-« traints, après avoir longuement combattu, de « faire une assez confuse retraite et céder à l'en-« nemi, avec perte notable des leurs : car plu-« sieurs d'entre eux demeurèrent par terre, autres « furent blessés et quelques-uns prisonniers. Au « nombre desquels se rencontrèrent par désfor-« tune, trois braves seigneurs, frères germains, « françois de nation et chevaliers dudict ordre, « nés dans la province de Picardie, près Laon, « appelée par les Romains *Landunum*. L'aisnel « desquels estoit seigneur d'Eppes ; le second de « Marchoys qui sont deux terres retenantes encore « le même nom ; et le troisième n'estoit qualifié « d'aultre titre que de chevalier. Ils estoient « nobles de sang et de courage et bien adroicts « aux armes. » Cependant les forces trahirent leur courage. Après avoir tué et blessé un grand nombre d'ennemis ; blessés eux-mêmes, épuisés par la fatigue, ils tombèrent enfin au pouvoir des Sarrasins, qui les emmenèrent captifs à Ascalon.

II.—L'INVINCIBLE CONSTANCE DES TROIS CHEVALIERS FRÈRES, CAPTIFS DU SOUDAN D'ÉGYPTE.

" Les Musulmans surent bientôt de quelle race illustre sortaient ces trois frères, et combien leur réputation de bravoure et de sainteté était grande parmi les chrétiens. « Cogneus (con[illegible]s) dono

« et remarquez, ceux-ci furent tost guéris de leurs « playes, puis envoyez promtement au Caire, et « présentez au Soldan, qui gouvernoit alors l'E- « gypte au nom du calife.

« D'abord ces trois seigneurs furent peu gra- « cieusement reçus du Soldan, lequel les rudoya « fort, et d'un visage fier et hautain, les menaça « de leur faire ressentir la pesanteur de son cour- « roux, tant pour la haine commune qu'il portait « aux chrétiens, qu'à raison des notables pertes et « dommages qu'il avoit reçus d'eux. Ensuite, « avec paroles gratieuses et emmiellées, il les « voulut persuader de regnier la foy chrétienne « pour embrasser la fausse et superstitieuse loy « mahométaine,» leur promettant, non-seulement tous les égards désirables, mais encore des charges et des emplois dignes de leur haute naissance et de leur valeur. Les chevaliers répondirent courageusement qu'ils étaient disciples de Jésus-Christ et qu'ils voulaient lui être fidèles; qu'à cause de lui ils avaient abandonné la maison paternelle, leurs parents, leurs biens, leur tranquillité, pour affronter les dangers et les fatigues de la guerre, en Syrie; que pour mieux défendre la foi de leur Seigneur, vrai Dieu et Rédempteur des hommes, ils avaient revêtu l'habit sacré de Saint-Jean de Jérusalem, et qu'ils étaient prêts à souffrir la mort, non-seulement une fois, mais mille s'il le fallait, avec joie et bonheur, plutôt que d'obéir au Soudan.

« A cette courageuse réponse, froissé dans son orgueil, le Soudan ne peut maîtriser sa colère; il ordonne d'enfermer les trois frères dans un obscur cachot, au fond d'une tour; il commet à leur garde un Sarrazin farouche, ennemi acharné des

chrétiens, et les fait « traicter à la rigueur, ne leur donnant pour toutes viandes que du pain et de l'eau. »

« Cependant leur noble constance, leur ardeur à désirer la mort pour Jésus-Christ avaient fait naître dans l'esprit du Soudan un violent désir de les gagner à sa religion, et une ferme résolution d'employer tout pour arriver à ce but.

« Il fait venir les prêtres et marabouts « les plus suffisants qui fussent en Egypte, » et les envoie à la prison des chevaliers ; ils devaient déployer toute leur éloquence, tous leurs arguments pour faire abandonner aux trois frères la religion de Jésus-Christ et embrasser celle de Mahomet ; ils pouvaient même, de la part du Soudan, leur offrir les premiers grades dans l'armée du calife son seigneur.

« Ces faux prêtres se rendent à la prison ; ils emploient tour à tour et les arguments les plus *sophistiques*, et les menaces, et les caresses, et les offres les plus éblouissantes ; ils espéraient, par ce moyen, ébranler la constance des chevaliers et les amener aux désirs de leur maître.

« A leur grande confusion, non-seulement ils les trouvèrent inébranlables ; mais ils durent même revenir tout honteux après avoir été vaincus dans la discussion. Ils étaient tellement découragés, qu'ils avouèrent au Soudan, qu'en vérité ils ne savaient pas trop ce qu'on pourrait répondre aux raisons alléguées par les chevaliers, à leurs pressantes interrogations, à leurs arguments, à leurs démonstrations ; ils lui disaient que vouloir *dimouvoir* ces chrétiens de leur religion, était une besogne trop rude et qui pourrait même devenir dangereuse pour la foi de ceux qui l'entrepren-

raient. Le Soudan en fureur les fait chasser de a présence, « les traitant d'ignorans et de lourleaux. »

“ Cependant le désir qu'il avait de gagner à sa eligion les chevaliers, croissait avec les difficulés ; jour et nuit cette pensée l'agitait, le tourmenait ; il résolut, pour arriver à ce but, de ne reculer devant aucun moyen, quelque infâme et honeux qu'il pût être.

II. — COMMENT LA PRINCESSE ISMÉRIE VOULANT CONVERTIR LES CHEVALIERS A LA LOI DE MAHOMET, EST ELLE-MÊME CONVERTIE A LA LOI DE JÉSUS-CHRIST.

« Le Soldan avait une fille qu'on nommoit Ismé« rie, galante dame, belle au possible, bien em« parlée et surtout accorte et rusée ; » elle était de plus très-instruite « en la loy Mahométane. »

“L'échec que les Marabouts, malgré tout leur étalage de science et toutes leurs promesses, venaient de subir, engage le Soudan à employer l'adresse et les séductions de sa fille. Il espérait que les chevaliers se laisseraient prendre à des arguments *ensorcelés* par la beauté et les charmes d'Ismérie, et qu'ils finiraient par accorder à l'appât de la volupté et des plaisirs, ce qu'ils refuseraient toujours à la force des arguments et de l'habileté des discussions.

“ Il appelle donc Ismérie, lui découvre combien ardemment il désire vaincre l'opiniâtreté des chevaliers ; enfin, il la prie, il lui ordonne de se rendre à la prison, et là, d'employer tout, raisons, reproches, promesses, charmes, flatteries, caresses, pour faire renier aux chevaliers la religion de

Jésus-Christ, et leur faire faire embrasser celle de Mahomet ; elle pourra même, si cela est nécessaire pour vaincre leur résistance, sacrifier jusqu'à son honneur. « O énorme, bestial, et plus que barbare meschanceté et diabolique scélératesse ! » Mais c'est en vain que le démon met en œuvre le moyen qu'il croit le plus sûr, le plus infaillible ; le grand Dieu, qui souvent se plaît à faire sortir le bien des attentats les plus horribles, va par ce moyen, non-seulement attirer à la connaissance de la vraie religion cette noble princesse ; mais encore, par elle et par les mérites de nos pieux chevaliers, « enrichir la France du plus riche « meuble, noble et précieux joyaux céleste qu'elle « ait, qui est la miraculeuse image de Nostre Dame- « de-Liesse. »

« Fait admirable, accompli par des voies merveilleuses dont nous parlerons bientôt.

« Isмérie, fière de la confiance de son père, et comptant sur ses attraits, brûle déjà, pour répondre aux désirs du Soudan, de se mesurer avec les chevaliers. Elle se rend à la prison, salue avec *mignardise* les trois frères, leur fait connaître qu'elle est la fille du Soudan, leur dit que profondément émue de leur malheur et désfortune, et sachant que son père était résolu à les faire mourir, « après les avoir faict sentir tous les tourments qu'humainement se pouvoient excogiter, » s'ils s'opiniâtraient à suivre leur fausse religion, elle avait voulu les venir voir elle-même en personne ; qu'elle les conjurait de conserver leur vie, leur beauté, leur jeunesse ; de rejeter cette opiniâtreté qui les attachait à l'erreur, et d'embrasser la religion de Mahomet ; que cette religion était la seule vraie, la seule qui pût leur assurer le bon-

heur et dans cette vie et dans l'autre. Enfin, Ismérie faisait briller aux yeux des chevaliers, les honneurs, les hautes dignités auxquelles son père voulait les élever ; elle leur promettait tout le poids de son propre crédit.

"A cette apparition, à ce langage, les chevaliers étonnés, stupéfaits, ne savaient comment s'expliquer qu'une jeune personne si belle, si noble, si gentille, pût ainsi venir seule les visiter.

" D'abord donc, ils la remercièrent très-humblement d'avoir daigné entrer dans ce lieu si vil et si répugnant, pour visiter trois pauvres esclaves. Ensuite, ils lui assurèrent que le Soudan, son père, pouvait bien renoncer à toute espérance de jamais les *dimouvoir* soit par promesses de richesses, charges, honneurs, soit par menaces de tourments, même par la crainte de la mort la plus ignominieuse, de cette religion du Christ pour laquelle ils avaient ceint l'épée et revêtu l'habit sacré des Chevaliers de Saint-Jean. En ce moment, il est vrai, prisonniers et esclaves, ils ne pouvaient défendre la foi de Jésus-Christ le glaive en main ; mais ils voulaient la glorifier en souffrant pour elle les supplices les plus cruels ; en répandant pour elle, avec joie et bonheur, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ils ajoutaient que, même par ce dernier sacrifice, ils ne pourraient jamais satisfaire dignement aux obligations infinies et immenses, qu'ils avaient à Jésus-Christ, leur Seigneur et Rédempteur. En effet, quoique vrai Dieu et Créateur de l'univers, il n'avait pas dédaigné de prendre un corps dans le sein virginal et très-pur de Marie, toujours vierge ; il s'était fait homme ; il avait vécu sur la terre pendant trente-trois années, dans la pauvreté, dans les peines, dans des fati-

gues continuelles ; il avait supporté mille tourments ; enfin, il avait, au milieu des supplices les plus douloureux, sacrifié sa vie, sur une croix, pour nous sauver et nous racheter de l'esclavage du démon.

"Ces paroles donnèrent lieu à une longue discussion. La princesse voulait à tout prix les amener à son sentiment ; aussi elle s'efforçait de prouver que la religion de Mahomet valait beaucoup mieux que celle de Jésus-Christ. Enfin, à bout d'arguments et ne sachant plus que répliquer aux raisons vraies et évidentes que lui objectaient les chevaliers, toute troublée et agitée de mille doutes, de mille inquiétudes que leurs réponses avaient éveillés dans son esprit, en lui démontrant la fausseté et l'absurdité du mahométisme, elle courut chez son père, et lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et les chevaliers.

" Le Soudan faillit en devenir fou de rage et de douleur. Il jurait et maugréait que pour leur faire sentir la mort, il les ferait hacher en morceaux. Enfin, il ordonne de les enfermer dans un cachot plus étroit, plus sale et plus infect, et de ne leur donner de pain et d'eau que juste ce qu'il en fallait pour pouvoir prolonger les misères de leur vie. De plus, pour être certain que ses ordres seraient exécutés et pour empêcher qu'on ne les traitât mieux qu'il ne voulait, il fit ôter à leur gardien les clefs de la prison et les donna à Ismérie, avec ordre formel de ne leur porter que ce qui serait absolument nécessaire pour les empêcher de mourir.

« Il espérait que la damoiselle s'apprivoiserait
« avec à la longue et, de quelque façon que ce fût,
« par une voie ou par l'autre, les attireroit à son
« désir. »

« Ismérie accepta cette charge d'autant plus « volontiers, que les dernières paroles des cheva- « liers lui avoient laissé certains aiguillons dans « l'âme, qui l'époinçonnoient d'un ardent désir de « les revoir. »

" Le lendemain matin, prenant, d'après l'ordre de son père, du pain et de l'eau, elle se rend seule à la prison, ouvre la porte, salue gracieusement les chevaliers, leur présente le pain et l'eau, les priant de manger et boire; « puis, avec grande « civilité, elle les supplia de l'excuser si elle leur « apportoit des vivres si grossières et en si petite « quantité, qu'elle y estoit avec regret nécessitée « par le commandement de son père, auquel leur « opiniâtreté avoit donné lieu; c'est pourquoy « d'une grâce non-pareille elle les conjure, avec « des prières instantes, » de vouloir bien écouter ses conseils, de céder à ses prières, d'embrasser la religion Mahométane qui, en sauvant leurs âmes et les délivrant de toutes peines, leur assure les premières charges et les plus grands honneurs.

"Jugeant l'occasion favorable pour une nouvelle discussion, nos chevaliers, inspirés par Dieu et pleins de l'Esprit-Saint, lui racontent et expliquent, avec tant de conviction et d'efficacité, les mystères sublimes de l'incarnation du Verbe éternel, la vie, les miracles, la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, les vertus, l'excellence, les mérites, l'incomparable virginité de la glorieuse Vierge Marie, avant, pendant et après l'enfantement du Christ, que la princesse se sentait toute remuée; " leurs parolles estoient pour elle autant de fla- " mesches ardentes qui, par l'opération du Saint- " Esprit, allumoient en son âme, peu à peu, les " lumières de la foi et embrasoient son cœur

“ d'une sainte affection de l'embrasser.” Aussi, à peine de retour chez elle, renfermée dans ses appartements, elle se mit à soupirer profondément, et alors “ les propos que les chevaliers lui avoient “ tenus de la bienheureuse Vierge se ramente- “ roient à elle avec tant de douceur, que le désir “ de retourner pour en ouïr parler encore, lui “ fesoit paroitre les moments des heures.”

“ Les visites de la princesse à la prison continuèrent les jours suivants. Les chevaliers s'apercevant qu'elle les écoutait avec grand plaisir, surtout lorsqu'ils lui parlaient de la Vierge Marie, commencèrent à espérer de pouvoir lui procurer le plus grand de tous les biens. Ils redoublent d'ardeur et de zèle pour lui exposer, de la manière la plus convaincante possible, les mystères de notre très-sainte religion ; ils lui racontent en détail la vie et les miracles de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu ; et Ismérie s'éprit pour elle d'un si grand amour, que jour et nuit elle ne pouvait penser à autre chose.

IV.— DE LA MIRACULEUSE IMAGE DE NOSTRE-DAME-DE-LIESSE.

“Comme l'amant veut posséder toujours près de lui le portrait de sa bien-aimée, ainsi “ Ismérie “ avoit un extrême désir de voir la pourtraicture “ de la Mère de Dieu, dont elle avoit ouï si hau- “ tement parler.” Un jour donc, elle demande aux chevaliers s'ils n'auraient pas une image de cette très-sainte Vierge. Ils lui disent que non.

—Est-ce qu'aucun de vous ne pourrait m'en faire une ? reprend la princesse. Si vous pouviez me procurer ce trésor, malgré les ordres de mon

père, je vous traiterais avec bonté, je vous apporterais des mets qui bientôt vous auraient rendu vos forces, et à peine l'image serait-elle terminée que je vous ferais évader de cette prison, et vous fournirais assez d'argent pour vous rendre en Syrie, ou bien partout où vous voudriez.

— Nous ferons ce que nous pourrons, repartit l'aîné des trois frères, pourvu que vous nous fournissiez du bois et des outils de sculpteur.

“ Cette réponse causa à Ismérie une allégresse indicible ; elle leur promet que, le lendemain, elle apportera tout ce qui est nécessaire. Elle les quitte, ferme comme de coutume la porte de la prison et rentre dans ses appartements.

“ A peine la princesse fut-elle partie que les chevaliers, réfléchissant à la promesse qu'ils venaient de faire, restèrent tout interdits. Jamais aucun d'eux n'avait manié les instruments d'un sculpteur. Aussi les deux plus jeunes, étonnés et effrayés de l'imprudence de leur frère aîné, ne purent-ils s'empêcher de lui dire avec un léger accent de reproche :

—Quelle déplorable facilité vous avez eue de promettre de faire une image, lorsque ce nous est complétement impossible. Certainement la princesse va croire que nous l'avons indignement jouée et dans son juste courroux, elle nous fera mourir ici misérablement de faim.

—Ne craignez rien, mes très-chers frères, reprend l'aîné, notre Seigneur Jésus-Christ et la glorieuse Vierge Marie nous viendront certainement en aide ; car c'est pour leur honneur et leur gloire, c'est pour le salut de cette noble princesse que je me suis ainsi engagé avec confiance.

“ Cependant la nuit s'écoule ; Ismérie arrive à la

prison chargée du bois et des instruments qui doivent servir à faire l'image. En même temps, elle leur offre en abondance des viandes et des rafraîchissements qui raniment leurs forces épuisées ; enfin elle les conjure de nouveau, avec les plus vives instances, de faire tous leurs efforts, d'employer toute leur diligence pour que, s'il était possible, elle trouvât le lendemain l'image terminée ; puis elle se retira.

" Les deux jeunes frères, pensant de nouveau à la promesse de leur aîné, se troublent et se désolent, et lui disent :

" En vérité, cher frère, vous avez été bien imprudent de promettre à la princesse une chose qu'il nous est de toute impossibilité d'accomplir. Comment faire maintenant pour sortir d'embarras sans encourir son indignation et sa disgrâce ?

— Ne vous tourmentez pas, reprit l'aîné, la Providence et la bonté de Dieu sont infinies ; seulement, le soir, avant notre repos, prions-le du plus profond de nos cœurs ; demandons à Notre Seigneur Jésus-Christ et à sa glorieuse Mère de nous venir en aide ; j'ai la plus entière confiance que dans leur immense bonté et miséricorde, ils nous consoleront et aideront.

" En effet, la nuit venue, nos trois frères se prosternent, demandant instamment à Dieu aide et secours ; " ils s'adressent humblement et avec " confiance vers la Sainte-Vierge, la suppliant " très-affectueusement d'intercéder pour eux et " pourvoir à leur présente nécessité," et dans la plus grande ferveur de leur prière, ils s'endorment tous trois.

" Et voici que sur la minuict, la Mère de Dieu, " veillant pour eux, leur envoie," portée par la

main des anges, " une sienne image très-dévote " et miraculeuse."

" Ceste image, aussi tost, rend ceste obscure " et puante prison esclairée d'une si grande lu- " mière et parfumée de si soëfves odeurs, qu'on " eut dit que mille bougies bruloient dans le ca- " chot et qu'on y respiroit les parfums du Para- " dis ; " on pouvait, de plus, " oüyr un chant " rare, gracieux et entièrement angélique." Les messagers célestes placèrent la sainte image près de l'aîné des trois chevaliers qui, réveillé, ainsi que ses frères, au son délicieux de cette céleste mélodie et à l'odeur suave de ces parfums du ciel ; " ravis tous trois hors d'eux-mêmes, pensoient voir " un songe."

" Revenus à eux et ayant aperçu à leurs côtés la miraculeuse image, ils connurent alors l'immense bonté et miséricorde de Dieu à leur égard. Ils se prosternent devant elle, et " ayans les yeux trem- " pés de larmes de joie, et les âmes de l'huille " céleste d'une consolation et douceur inestima- " bles, ils passèrent ainsi la nuict, louans et remer- " cians la divine bonté de son signalé bienfait."

" Le jour suivant, la jeune " damoiselle " Ismérie impatiente de voir si l'ouvrage des chevaliers était achevé, accourt de grand matin, chargée de pain, de vin et de beaucoup de mets exquis. Elle ouvre le porte, aperçoit cette grande lumière, respire ce délicieux et céleste parfum ; toute étonnée elle s'écrie :

" O chevaliers chrétiens ! d'où vient donc cette lumière, d'où sort cette odeur si suave ? jamais je n'en ai respiré d'aussi agréable.

" Les chevaliers étaient à genoux, priant et révérant la sainte image avec une si grande ardeur et

attention qu'ils ne s'étaient pas aperçus de l'arrivée de la princesse. Elle, de son côté, n'avait pas d'abord vu la céleste image, car elle était très-petite, comme on peut encore le constater aujourd'hui dans l'Eglise de Notre-Dame-de-Liesse. Isménie s'approche des chevaliers, et ils lui disent :

" Princesse, voici la sainte image que nous vous avions promise.

" Isménie la regarde attentivement; et tout à coup elle sent son cœur tout brûlant de l'amour de Jésus-Christ et de la glorieuse Vierge Marie ; elle se prosterne, et profondément émue, elle s'écrie :

" O rare et précieuse image, que vous êtes belle et gracieuse ! Ah ! je crois fermement que la glorieuse Vierge dont vous êtes l'effigie, est encore beaucoup plus belle, beaucoup plus gracieuse.

" Et se retournant vers les chevaliers :

" Mais, Seigneurs, comment est-il possible que vous ayez fait une si belle statue ? Vous êtes certainement d'excellents artistes.

—Noble princesse, repartit l'aîné des trois frères, nous devons cette image à un grand miracle de la bonté de Dieu. Aucun de nous n'y a travaillé, car aucun de nous ne s'entend ni à la peinture, ni à la sculpture ; et ce que je vous dis est tellement vrai, que voilà encore votre bois intact et entier, et vos instruments tels que vous les avez livrés. Cette sainte image nous a été, par la volonté de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la glorieuse Vierge Marie, apportée pendant notre sommeil par la main des anges.

—J'en suis persuadée, reprend Isménie ; on sent, en le voyant, que ce n'est pas un ouvrage de main d'homme, mais bien une œuvre céleste et divine.

Ah ! je veux, cette sainte et glorieuse Vierge, la servir toute ma vie ainsi que son divin Fls ; je quitte la religion mahométane et je vous promets de l'abandonner entièrement, de me faire baptiser et de vivre en bonne chrétienne, si vous voulez me donner cette si belle et céleste image.

—Avec le plus grand bonheur, répondent nos chevaliers. Alors Ismérie, transportée d'une joie inexprimable :

" Soyez certains, s'écrie-t-elle, que je tiendrai invariablement ma promesse ; avant peu de temps je vous aurai tirés de cette prison.

" A ces paroles, nos pieux chevaliers se prosternent de nouveau ; remercient, avec les sentiments de la plus profonde reconnaissance, Dieu et la glorieuse Vierge Marie des grâces incomparables qu'ils viennent de leur prodiguer ; leur cœur surabonde de joie et de la plus ineffable consolation, et, dans leur bonheur, ils donnent à cette sainte et céleste image le beau nom de Notre-Dame-de-Liesse, nom qu'elle porte encore aujourd'hui et qui veut dire : dame de joie et d'allégresse.

V.—LA MÈRE DE DIEU APPARAÎT EN SONGE A ISMÉRIE, ET LUI PROMET QU'ELLE SORTIRA D'ÉGYPTE ET QU'ELLE RECEVRA LE BAPTÊME.

" Ismérie ayant reçu la sainte image, la prend avec respect dans ses bras, la porte secrètement à sa chambrette, en ferme la porte pour éviter tous regards indiscrets, pose la vierge sur un tapis très-riche, met les genoux en terre et la couvrant de pieux et respectueux baisers, la conjure de vouloir bien lui enseigner comment elle pourra parvenir à se faire chrétienne ; comment

elle pourra surmonter les difficultés, les obstacles que sa résolution va rencontrer de la part de son père. Elle prie longtemps, contemple longtemps avec amour la sainte image ; puis, l'enveloppant dans les soieries les plus précieuses, elle l'enferme dans un riche écrin et se rend ensuite chez son père. Elle lui laisse entendre que maintenant il y a lieu d'espérer que les chevaliers finiront par renoncer à la foi de Jésus-Christ et par se faire musulmans. Mais pendant qu'elle parle à son père, son cœur et ses pensées sont avec la sainte image ; aussi se hâte-t-elle de sortir. Elle court à ses appartements, prend le précieux écrin et presse de nouveau dans ses bras l'image vénérée. Tout à coup elle se sent pénétrée d'une joie si grande, d'une consolation tellement ineffable, qu'elle croyait éprouver déjà sur la terre les indicibles jouissances du ciel. Elle tombe à genoux, et se prosternant pieusement devant la glorieuse vierge Marie :

" O vierge divine, s'écrie-t-elle, vierge sainte, certes, c'est avec grande raison que vos trois dévots chevaliers vous ont nommée Dame-de-Liesse ; votre seule vue me fait tressaillir d'aise, me comble d'une joie inexprimable. Je vous en conjure, priez pour moi votre cher Fils, afin qu'il me donne la grâce d'être bonne et fidèle chrétienne et de vous contempler un jour dans le ciel. Ici-bas, en regardant votre image, mon âme est enivrée du plus délicieux contentement ; quel ne sera pas mon bonheur, lorsqu'au ciel je pourrai jouir de votre divine présence !

" Ismérie passa ainsi le reste de la journée à contempler la sainte image. La nuit, pendant

son sommeil, " la bénoiste vierge lui appareust en songe et lui dit:" Aie confiance, Ismérie, ta prière est exaucée ; j'ai prié pour toi mon divin Fils et Seigneur, il a daigné te choisir pour sa fidèle et bien-aimée servante. Tu délivreras de leur prison mes trois dévots chevaliers ; tu seras baptisée et honorée de mon nom. Par toi la France sera enrichie d'un trésor inestimable et de grâces innombrables ; par toi mon nom deviendra célèbre par toute la terre, et enfin je t'admettrai près de moi, pour toujours, au Paradis. La vision disparut et Ismérie se réveilla.

" Sa chambre était toute parfumée des odeurs les plus suaves, son cœur débordait de joie. Elle se croyait au ciel. Aussi ne pouvant plus supporter le lit, elle se lève, se prosterne devant la sainte image et passe le reste de la nuit dans les prières les plus ferventes.

VI.— COMMENT LES CHEVALIERS ET LA PRINCESSE ISMÉRIE FURENT MIRACULEUSEMENT TRANSPORTÉS EN FRANCE.

"Le jour trouve Ismérie résolue plus que jamais à suivre l'inspiration divine ; elle le passe tout entier " à ramasser ses besongnes les plus pré-
" cieuses et à recueillir ses bagues et joyaux
" avec bonne somme d'argent, sans oublier la
" dicte sainte image."

" La nuit suivante, profitant du silence et des ténèbres, elle se rend sans bruit et secrètement, de ses appartements à la tour et à la prison où nos trois chevaliers étaient enfermés. A son arrivée, elle trouve la porte miraculeusement ouverte ; elle entre et voit les chevaliers profondé-

ment endormis ; elle les réveille. Eux d'abord ne savent comment s'expliquer sa présence à pareille heure, mais biontôt la pensée que la princesse vient les délivrer les remplit de la joie la plus vive. Ismérie se hâte de leur raconter ce qu'elle a vu et entendu en songe ; elle leur dit que non-seulement, elle est résolue de les délivrer, mais encore qu'elle veut s'enfuir avec eux, et, d'une voix animée, elle ajoute : Suivez-moi hardiment, ne craignez rien, j'ai toute confiance en votre Dieu et en la Très-Sainte Vierge dont je porte l'image ; ils nous guideront, nous aideront et nous sauveront. Les chevaliers se lèvent et, pleins de confiance, abandonnent la prison et marchent sur les pas d'Ismérie.

" Il leur fallait traverser la ville du Caire ; ils rencontrent " tout plein d'allans et venans ;" aucun d'eux ne leur demande où ils allaient, d'où ils venaient.

" Arrivés aux portes de la ville, ils les trouvent ouvertes ; ils se hâtent, et bientôt ils se trouvent " sur le bord d'un des grands bras du Nil, ne sçachant comme le gueyer."

" Les chevaliers commencent à craindre que le Sultan ne se soit aperçu de leur départ et de celui de sa fille bien-aimée, et qu'il n'envoie en toute hâte de nombreux serviteurs à leur poursuite. Pendant que dans leur inquiétude, ils cherchaient un expédient qui pût les tirer d'embarras, tout à coup, ils voient de la rive opposée du fleuve, se détacher une petite barque dirigée par un jeune homme à la figure noble et gracieuse ; en un moment il est près d'eux, et " sans autre saluade, il leur dit : C'est pour vous que je viens, noblesse ! entrez, je vous passerai à l'autre

bord, car je connais votre désir.'' Ils montent dans la barque, et en un instant ils se trouvent sur l'autre rive ; et "si tost, le jeune garçon et la barque s'eschappent de leurs yeux.''

"Ils continuent leur voyage et marchent tout le reste de la nuit, pendant environ trois heures. Ismérie était harassée de fatigue ; elle prie les chevaliers de vouloir bien la laisser reposer un peu ; ils quittent tous quatre le chemin battu, et cachés par quelques buissons, ils prennent sur l'herbe un peu de repos.

"Pendant qu'ils dormaient, Dieu les fit miraculeusement transporter par les anges, eux et la sainte image, en France, dans la province de Picardie, près du château et de la maison paternelle des chevaliers. Les esprits célestes les déposèrent sur les bords d'une fontaine et près d'un arbre, à peu de distance de l'endroit où maintenant est situé le bourg de Liesse.

"A leur réveil, Ismérie dit aux chevaliers : Je crois bien que ma vision s'est réalisée et que nous sommes en France. Et tout à coup, leurs oreilles sont frappées des sons "d'une cornemuse de laquelle un pastre passoit quelques fredons,'' en faisant paître son troupeau non loin de là.

"Les chevaliers courent lui demander en quel lieu ils se trouvent, "laissant la damoiselle au-
"près de la fontaine ; mais elle, se voyant seule,
"saisie d'une soudaine peur que les chevaliers
"ne la voulussent abandonner, les poursuivit en
"diligence et de telle prontitude qu'elle en ou-
"blia l'image de la Mère de Dieu.''

"Les chevaliers se croyant encore en Égypte, demandèrent au berger, "en langue mauresque,'' dans quel pays ils se trouvaient.

—Seigneurs, parlez français, si vous voulez que je vous entende, riposte le berger.

—Nous sommes donc en France, mon ami ? s'écrie le second frère.

—Certainement, répond le berger.

—Mais dans quelle province, dans quel diocèse sommes-nous ?

—Dans la province de Picardie, mes seigneurs, dans le diocèse de Laon, en Laonnois, et tout proche du château de Marchais.

—Est-ce donc possible ? s'écrie le chevalier.

—Oui, seigneur ; je suis de ce pays.

" Alors ils reconnurent pleinement l'étonnant miracle, la grâce inexplicable que le Seigneur Dieu et la glorieuse Vierge Marie avaient opérés en leur faveur ; ils venaient d'être, en un instant, miraculeusement transportés dans leur patrie. " La reconnaissance leur fait à l'heure même " baisser les genoux tremblants en terre et lever " les yeux larmoyants vers le ciel ; elle les porte " à des actions de grâces pleines de dévotion et " de ressentiments tels que le sujet méritoit."

VII.—COMMENT LA SAINTE IMAGE CHOISIT ELLE-MÊME L'EMPLACEMENT DE L'ÉGLISE DE LIESSE.

"Tout transportés de joie, les chevaliers, la princesse et le berger se mettent en marche vers le château de Marchais ; mais, comme ils passaient sur un pont, Ismérie se souvint de la sainte image qu'elle avait laissée au bord de la fontaine. Saisie d'inquiétude, elle prie les chevaliers de vouloir bien retourner avec elle à cette fontaine. Ils trouvent la statue " toute baignée, s'estantes " les eaux de la dicte fontaine desbordées pour

“ l'honorer, non toutes fois sans récompense;
“ car il advint que ceste eau, par longue espace
“ d'années, guérissoit des fièbvres et de plusieurs
“ autres grièves infirmitez.”

“ La noble vierge Ismérie reprend l'image avec beaucoup de révérence.” Tous se remettent en marche, et s'entretiennent du projet de faire
“ bastir, *près de la fontaine*, en recognoissance
“ de la faveur reçue, une église en l'honneur de
“ Nostre-Dame, leur libératrice et patronne,
“ pour, en icelle, colloquer ceste image en mé-
“ moire du dict transport miraculeux de leurs
“ personnes. Toutes fois, comme le lieu n'estoit
“ propre pour tel édifice, le berger qui leur ser-
“ voit de guide vers le chastel, leur fist voir un
“ hospital qui n'estoit que peu distant de la fon-
“ taine et sembloit fort propre à leur dessein.”
En effet, ils se déterminèrent pour cet emplacement; mais, désirant arriver le matin même au château, ils se hâtent de continuer leur voyage.

“Comme ils “ traversoient un certain jardin,
“ l'Image se fit d'une telle pesanteur que la vierge
“ Ismérie ne pouvant plus la porter ni en soute-
“ nir le poids, fut contrainte de la déposer en
“ terre; cela fit penser aux chevaliers qu'il y
“ avoit là quelque chose de divin, et inspirés du
“ ciel, reconnurent que cet endroit étoit vérita-
“ blement le lieu que la très-sainte Vierge Mère
“ de Dieu avoit esleu pour son service; partant,
“ ils lui promirent tous unanimement de bastir
“ sa chapelle en cet endroit, ou en tel autre
“ qu'elle leur feroit connaître lui être plus agré-
“ able; la supplians humblement de ne les pri-
“ ver cependant de la compagnie de sa sainte
“ Image. Leur juste et pieuse requeste fut tost

“ exaucée de la Mère de Miséricorde ; car ils
“ n'eurent pas plustôt mis fin à leur fervente
“ prière, que cette sainte image retourna en son
“ pristin (premier) état et devint aussi légère
“ que jamais.”

“ La pieuse vierge Ismérie l'ayant dévote-
“ ment relevée de terre, continua son chemin
“ avec les chevaliers jusqu'à Marchais, puis à
“ Aippé ou Eeppé (Eppes), où ils furent recueil-
“ lis de leurs parents et amis avec des indices
“ de joie et de bienveillance particulière, au con-
“ tentement de leurs sujets et vassaux.”

“ Après quelques jours de repos, les chevaliers se rendirent à Laon avec la princesse Ismérie. Barthélemy, évêque de cette ville, baptisa la princesse et lui donna le nom de Marie; “ils
“ obtinrent du dit sieur évêque de bastir une
“ église au lieu désigné par le berger, proche
“ de l'hospital.” Ils y commencèrent une petite chapelle où ils placèrent la sainte image.

“ Mais quoi la Sainte Mère de Dieu fist tost
“ paroistre que ce lieu ne lui agréoit, car dès le
“ lendemain au matin ” l'image n'était plus dans la chapelle, mais dans le jardin où elle s'était si fort appesantie une première fois. “ Ce second
“ miracle leur rafraischit la mémoire du premier
“ et leur fist connoistre clairement que la bien-
“ heureuse Vierge avoit fait choix de cette place
“ pour y estre servie et honorée. C'est pourquoi
“ ils y composèrent sur le champ une façon d'o-
“ ratoire faicte de ramée et branchage ” où la sainte image fut déposée cette nuit. Le jour suivant, les chevaliers s'étant enquis du propriétaire du jardin, le “ lui acheptèrent et enfin y
“ bastirent l'église célèbre, nommée Notre-Dame-
“ de-Liesse.”

“ Les grands et surprenants miracles que la sainte et divine image accomplit, furent cause que, dans la suite des temps, il se bâtit autour de l’église un bourg nommé lui aussi Liesse.

“ Dans ce lieu sacré, la divine Majesté s’est toujours plu et se plait encore anjourd’hui à opérer une multitude de prodiges, par l’intercession de la glorieuse Vierge Marie ; elle aime à y répandre à profusion ses grâces les plus précieuses sur ceux qui viennent l’y invoquer, avec confiance et piété. Liesse est pour la France un pèlerinage aussi célèbre et aussi fréquenté que l’est, à juste titre, pour toute l’Italie et tout l’univers, la Santa Casa de Lorette.

“ Finalement, la susdite damoiselle Marie, “ appelée autrefois Ismérie, fit sa demeure avec “ la mère des dits chevaliers qui estait uue ho- “ norable et vertueuse dame” très-dévote à la “ Sainte Vierge. Elle vécut ainsi saintement peu de jours ; “ si qu’estant passée a plus honorable vie, fut son corps enterré en la mesme église de Notre-Dame-de-Liesse.”

Dès le temps d’Ismérie et des chevaliers, le pèlerinage de Liesse acquit une grande célébrité. Un grand nombre de prodiges et de guérisons récompensèrent la foi et l’empressement des populations. La gloire de Notre-Dame de Liesse se répandit au loin avec ses bienfaits ; bientôt de toute la France on accourut à notre bonne Mère, des étrangers même affluèrent, attirés par les bénédictions que la Vierge se plaisait à y répandre. Il nous reste peu de documents de ces temps reculés ; toutefois nous en avons suffisamment pour constater que le concours des pèlerins à Liesse continua et augmenta même durant les

trois ou quatre siècles qui suivirent l'établissement du pèlerinage. En 1338, Albert de Royes, évêque de Laon, adjoignit au chapelain de Liesse deux autres prêtres, pour ne pas priver, dit-il, les nombreux pèlerins des secours spirituels, qu'ils espèrent trouver auprès de la Mère de miséricorde. Cinquante ans plus tard, la belle église que l'on admire encore de nos jours, était achevée, et le 28 mai 1384, le pape Clément VII en autorisa la consécration et accorda des indulgences aux fidèles qui viendraient y prier. C'est vers cette époque aussi que fut établie la confrérie de Notre-Dame-de-Liesse. Cette église et cette confrérie continuèrent à recevoir les faveurs et les encouragements des Souverains Pontifes. Les papes Urbain VIII, Innocent XI et Innocent XII les renouvelèrent. Clément X donna des témoignages plus particuliers de sa vénération. Par deux bulles datées du 12 décembre 1706, il approuve la confrérie déjà ancienne, l'enrichit d'indulgences considérables, et en même temps envoie, pour être suspendues au cou de l'image miraculeuse, deux chaînes d'or dont l'une portait une médaille d'or et l'autre une rose en diamants. L'immortel Pie IX a mis le comble à ces faveurs des Papes, en autorisant, le 30 mars 1857, le couronnement de la statue de Notre-Dame de Liesse.

Nous voudrions donner ici quelque idée des grâces miraculeuses, sans nombre, que Notre-Dame-de-Liesse a prodiguées à ses dévots serviteurs dans la suite des siècles, mais il nous est impossible de faire connaître en quelques lignes tant et de si grandes merveilles. Le récit d'un grand nombre de ces merveilles nous a été conservé, mais la foi de nos pères trouvait qu'un miracle de la part de

la Sainte Vierge était chose si naturelle et si commune, que l'on songeait à peine à en dresser ces procès-verbaux, que l'incrédulité de notre siècle requiert si impérieusement. Le pieux pèlerin dont les vœux avaient été exaucés, s'en allait touché de reconnaissance et louant Dieu et la bonne Vierge, et laissait quelque ex-voto en souvenir d'une guérison miraculeuse : si nombreux étaient ces ex-voto qu'on ne pourrait les compter, et qu'à la révolution, quand le vandalisme républicain les eut pillés et fondus, leur poids formait plusieurs milliers de marcs d'or, de vermeil et d'argent.

On peut lire le détail de ces miracles dans le grand ouvrage de Messieurs les Abbés E. et A. Duployé ; nous nous contenterons de dire qu'il n'est aucune maladie du corps ou de l'âme que Notre-Dame-de-Liesse n'ait guérie. Elle a fait marcher les boiteux, fait voir les aveugles, rendu subitement l'usage de leurs membres à des paralytiques, la parole aux muets, guéri de pauvres affligés du terrible mal de l'épilepsie. Marie a préservé ses serviteurs du naufrage, leurs biens de l'incendie ; elle en a protégé d'autres dans les combats, les a délivrés de la possession du démon, enfin elle a souvent accordé et spécialement à d'augustes suppliants, le rejeton, qu'après de longues années de stérilité, ils désespéraient déjà d'obtenir du ciel.

Que n'aurions-nous pas à dire, si nous pouvions parler des grâces sans nombre qu'elle a accordées aux âmes ; mais ces faveurs, Dieu seul les connaît, Dieu seul peut les compter. Confiance donc, chrétiens, en Notre-Dame-de-Liesse.

Résumons en quelques lignes l'histoire des principaux pèlerinages. Le premier est celui du

pieux roi Louis VII. Charles VII y vint après son sacre, et Jeanne d'Arc l'y accompagna. Louis XI fit quatre pèlerinages à Liesse ; François 1er en fit trois. Peu après, le cardinal de Lorraine, à qui était échu le vieux manoir des chevaliers de Marchais, le fit reconstruire avec une grande magnificence, pour le rendre digne de recevoir les rois et les princes que leur dévotion amènerait à Liesse. A peine était-il achevé que Henri II vint y faire séjour en 1554 : puis on y vit François II aprés son sacre, accompagné sans doute de Marie Stuart, puis Charles IX qui y vint trois fois ; puis Henri III en 1582.

La famille de Bourbon montra la même piété. Marie de Médicis, l'épouse du bon roi, partit de Paris le 7e jour de janvier pour aller en pèlerinage, " à ce qu'il plût à la belle dame intercéder " pour elle, pour avoir lignée." L'enfant qui fut accordé à ces instantes prières fut Louis XIII ; et celui-ci fit quatre fois ce pèlerinage, ainsi que la reine Anne d'Autriche ; ils comblèrent le sanctuaire de leurs largesses. Mais ce ne fut qu'au bout de 20 ans que leurs vœux furent exaucés, après que ce pieux roi eut, par un vœu solennel, consacré son royaume à la Mère de Dieu. L'enfant tant désiré était Louis XIV. Souvent le grand roi vint rendre grâce à Notre-Dame de Liesse du bienfait de sa naissance ; ses descendants suivirent son exemple, comme nous aurons occasion de le dire. C'est aussi à l'intercession de Notre-Dame de Liesse que la pieuse Marie Leksinska attribuait la naisance du Dauphin. " Le ciel ne m'en a accordé qu'un, disait-elle, mais il me l'a donné tel que je l'aurais voulu."

Avant de raconter les scènes hideuses de la ré-

volution, nous dirons quelque chose des profanations commises par les Huguenots. C'est le 28 novembre 1568 qu'ils envahirent Liesse ; ils fondent sur l'église, pénètrent dans le sanctuaire de Marie, et au milieu des imprécations et des blasphèmes les plus atroces, ils brisent, mutilent, renversent cloches, images, statues, autels, ex-voto ; puis ils mettent le feu à l'église, et fiers de leurs exploits et de leur vandalisme, ils quittent Liesse pour aller recommencer ailleurs leurs excès sacriléges. Une partie de l'église, la toiture et le clocher furent réduits en cendres. Mais des mains pieuses avaient heureusement mis en lieu sûr la statue de Notre-Dame. Cette profanation ne fit que redoubler le zèle des habitants de Liesse et des villes voisines. Les dégâts furent réparés en moins d'une année et on commença à organiser une suite de pèlerinages, en réparation de ce sacrilége. En 1583 ce fut presque une croisade ; partout on organisa des processions, il en vint à Liesse jusqu'à trente-six en un seul jour. Liesse fut comme le berceau de la ligue ; car c'est au château de Marchais que les Guise conçurent et formèrent sous les yeux de Notre-Dame-de-Liesse cette sainte et puissante association des vrais catholiques, qui conserva à la France la vraie foi, et le titre de fille aînée de l'Église.

Bien plus terribles furent les fureurs de la révolution française. Liesse put constater son caractère satanique, plus qu'aucun autre endroit. Liesse allait se voir ravir par la révolution ce trésor inestimable qu'il gardait si précieusement depuis bientôt sept siècles. Rappelons quelques-uns de ces tristes événements. Le 28 décembre 1790 toutes les armoiries dont les murs et le pavé

de l'église étaient couverts, sont mutilées. Le 15 mars 1791, l'évêque intrus vient faire son pèlerinage dérisoire et installer à Liesse des prêtres apostats comme lui. Le 15 octobre 1792 le pillage officiel fut inauguré par l'enlèvement de tous les ex-voto d'or et d'argent. Le 1er novembre 1793 tout ce qui restait est enlevé : statues, vases sacrés, ornements, tout est encaissé.

Durant ce même mois eut lieu l'attentat qui mit le comble à tous ces sacriléges. Un jour des hommes pervers, étrangers à Liesse, des bandits s'introduisent furtivement dans l'église pour en faire disparaître la statue, qui, quoique dépouillée de tout ornement, attirait cependant encore de nombreux pèlerins et retenait au cœur des peuples la religion qu'on voulait abolir. Un brasier ardent était préparé dans un coin de la trésorerie ; les profanateurs emportent furtivement la statue et la jettent au milieu des flammes. Bientôt le bruit de cet attentat s'est répandu dans Liesse ; tous s'émeuvent, tous accourent. Les scélérats avaient disparu. Vite on arrache au foyer incandescent la statue bien-aimée, mais déjà elle était carbonisée en partie ; des personnes pieuses recueillent religieusement ces précieux débris et les conservent avec soin. Mais nous allons voir Notre-Dame-de-Liesse renaître de ses cendres, et la puissance de Marie communiquer à ces restes de l'antique statue, la même vertu qu'à la statue d'Ismérie et des chevaliers d'Eppes.

II

La période qui suit la révolution est, à proprement parler, l'histoire de la statue que nous possédons dans l'église du Gesù de Montréal : elle mérite donc de notre part une attention toute spéciale.

En 1794, et les années suivantes, bien que la statue eût disparu, il y eut encore des pèlerinages, des guérisons et des ex-voto. Le commissaire du Directoire arrête en 1798 que, " il est
" interdit à tout ministre du culte, d'exercer dans
" cet édifice aucunes cérémonies religieuses, et à
" tout individu étranger ou habitant de Liesse
" de s'y introduire sous prétexte de culte et de
" pèlerinage. L'administration municipale est
" chargée de prendre toutes les mesures de sû-
" reté et de prudence qu'elle jugera nécessaires
" pour que la fermeture de la dite chapelle n'oc-
" casionne aucun trouble."

Nous ne redirons pas comment furent réparées toutes les ruines accumulées par la révolution ; il fallut reconstruire les autels, les orner, refaire la voûte endommagée, poser de nouvelles cloches. Tout cela demanda du temps. Mais la piété des fidèles se ranima et aussitôt que la restauration du culte permit d'ouvrir l'église, on vit de nouveau accourir les populations au sanctuaire béni. Les personnes qui avaient recueilli les cendres et les débris calcinés de l'ancienne statue, les avaient soigneusement gardés. On dit que le curé constitutionnel trouva par hasard dans un coin des combles de l'église, une tête de vierge en pierre ;

on l'élève sur un support de bois, on l'entoure de carton, et on revêt cette espèce de statue d'ornements dont la forme rappelait aux yeux des fidèles l'ancienne statue miraculeuse, on dépose aux pieds de cette statue improvisée les cendres et les charbons de la première. Notons bien toutes ces circonstances; car en 1857, lors de l'époque du couronnement, l'autorité ecclésiastique trouvant que dans de telles conditions cette statue ne pouvait être couronnée, on en fera faire une autre pour le couronnement, et la statue de 1802, gardant la même tête et une partie des cendres et des charbons, mais recevant un corps nouveau à la place du carton et du support de bois, deviendra la statue même que nous possédons au Gesù. Or, pendant ces cinquante-cinq années, Marie ne cessera d'opérer des prodiges en faveur de ceux qui iront vénérer cette nouvelle image. Les pèlerinages se feront comme dans l'ancien temps. Comme ces miracles ont été opérés en récompense de la vénération dont cette tête et ces cendres étaient l'objet, nous croyons devoir en rapporter quelques-uns pour encourager nos fidèles du Canada à recourir à Notre-Dame-de-Liesse avec la même confiance.

En 1810 et 1812, plusieurs épileptiques furent guéris. Voici maintenant le récit de la guérison de Séraphine Varet, tel qu'il est rapporté dans une lettre à M. le comte de Thury, par M. Amelin, curé de la paroisse où restait la miraculée.

Carlepont (Oise), 12 novembre 1818.

Monsieur le comte,

"Je m'estime heureux d'avoir à satisfaire votre pieux empressement pour connaître en détail la

nouvelle preuve des bontés de l'auguste Mère de Dieu envers nous, et de sa puissante protection auprès de son divin Fils notre Sauveur.

" Oui, monsieur, Séraphine Varet, âgée de vingt-trois ans, fille d'un petit cultivateur de cette paroisse, a été l'heureux objet de la prédilection céleste; et sans doute nous le sommes aussi, nous qui en sommes les témoins.

" Séraphine avait une vertueuse mère, que Dieu retira de cette vallée de larmes, il y a huit mois. Cette bonne chrétienne me disait aux derniers moments de sa vie: " Je meurs volontiers, c'est une grâce que Dieu m'accorde. Monsieur, je vous recommande mon affligée!" C'était Séraphine, privée depuis quatre ans de mouvement et de sentiment dans toute l'extrémité inférieure gauche.

" Pendant les deux premières années, on épuisa en vain pour elle les ressources de l'art; plusieurs médecins la traitèrent, plusieurs autres furent consultés. Les remèdes ne furent, pour la malade, que des épreuves douloureuses qu'elle supporta avec une patience infatigable. Depuis, résignée à languir, elle se traînait sur des béquilles à une courte distance, d'où souvent il fallait la reporter à son domicile.

" Le ciel avait marqué un terme à ses souffrances et un jour glorieux à la religion. Séraphine, frappée de la pensée qu'il fallait invoquer la Sainte Vierge, et pénétrée d'une confiance toute particulière que sa mère lui avait recommandée, sollicite, intéresse ses parents pour la conduire au bourg de Liesse, près de Laon, où est spécialement honorée celle que l'Église appelle le *secours des chrétiens, la santé des infirmes*. J'ignorais

ses desseins. Son père cède à ses désirs ; un frère s'y oppose, sous prétexte d'une dépense onéreuse à leur pauvreté et qu'il présume inutile. Enfin, Séraphine se met en route le 24 octobre 1818, après quatre ans, trois mois et dix jours de souffrances et d'infirmité. Le second jour, elle part de Vaux-sous-Laon, n'ayant plus que trois lieues à faire. Elle sentait redoubler sa confiance à mesure qu'elle approchait ; une voix secrète lui criait : Va, tu seras guérie.

" A côté de sa sœur, sur la voiture, elle récitait des prières ; le père conduisait le cheval. Arrivée à trois quarts de lieue du terme désiré, Séraphine demande si bientôt elle verra le clocher de l'église ? Son père répond : Le voilà devant nous. Au même instant, une vive douleur se fait sentir dans cette partie insensible ou plutôt morte depuis si longtemps, et arrache de hautes plaintes à notre infirme ; les trois pèlerins se mettent à pleurer, l'une de souffrances et de joie, les deux autres de crainte et d'inquiétude. La crise devient de plus en plus douloureuse, jusqu'à ce que parvenue à une petite chapelle où se trouve une fontaine, Séraphine pousse le dernier cri. La jambe était redressée, la vie lui était rendue.

" L'heureuse fille se contient dans un humble silence. On arrive à l'hôtel des *Trois-Rois ;* le père demande une chaise et prie qu'on vienne l'aider à descendre sa fille. Pendant qu'on se dispose, cette même voix intérieure ordonne à Séraphine de se lever et de descendre seule ; elle obéit et descend. Ses compagnons de voyage la regardent immobiles, les yeux pleins de larmes de joie. Mais elle ne les voit plus : ses béquilles

à la main, elle court à l'église, se prosterne devant l'image de la Mère de Dieu, où elle reste interdite. La reconnaissance des pèlerins éclate ; on les interroge ; leur récit naïf touche le peuple et persuade messieurs les ecclésiastiques qui n'hésitent pas à faire chanter un *Te Deum* en action de grâces. Les renseignements authentiques qui leur ont été envoyés depuis cette guérison miraculeuse, leur ont prouvé que cette piété n'avait pas été trompee. La fille de Marie donne à son église, consacre, en échange de sa guérison, les appuis de son infirmité ; elle joint à cette offrande un collier d'or, seule parure qu'elle possédât, et revient dès le lendemain dans ses foyers.

"On ne peut peindre l'étonnement, l'admiration, la joie, les sentiments religieux qui se répandirent dans toute la commune et aux environs. Mais celui qui fut comme terrassé, à la vue de Séraphine accourant pour l'embrasser, fut ce frère qui s'était opposé au voyage et dont le repentir éclata par des sanglots. Quelques habitants, en très-petit nombre, après avoir tâché d'abord d'échapper à la conviction par des explications dites naturelles et qui le sont si peu, n'hésitèrent plus à rendre gloire à Dieu.

" Voilà, monsieur le comte, les principaux détails de cet événement, les uns que mes yeux ont vus, les autres recueillis de la bouche des pèlerins dont je connais la candeur.

" Recevez, monsieur le comte, etc."

Nous ne pouvons multiplier ces longs récits ; aussi nous nous contenterons de mentionner celles de ces guérisons qui paraissent les plus merveilleuses. Ce sont celles de madame Rossignol (1821), miraculeusement délivrée d'une pa-

ralysie dont elle souffrait depuis douze ans, et celle de M. Etienne Leroux, aussi paralytique, qui arriva en 1833. Voici un extrait du procès-verbal de sa guérison: "Hier, 28 du courant, fut apporté aux pieds de la sainte Vierge Etienne Leroux, né à La Ferté-Milon (Aisne), âgé de seize ans et demi, paralytique depuis cinquante mois, incapable de marcher seul et de se soutenir sur ses jambes, et ne pouvant se traîner qu'avec peine et lenteur sur deux béquilles. C'était pour la troisième fois que cet enfant était amené en pèlerinage par sa mère.......... Apporté dans l'église de Liesse, il était assis au milieu du chœur...... il priait, lorsqu'après une demi-heure il glisse de son siége et fait un mouvement en avant. La mère lui présente ses béquilles, mais il les rejette, et marchant d'un pas ferme et solide, pour la première fois depuis quatre ans, il parcourt l'église, court dans la rue, se promène dans la bourgade..... Le curé, après avoir pris toutes les précautions possibles, interrogé lui-même et avoir fait interroger minutieusement par d'autres, l'enfant et les témoins du miracle, constata lui-même et fit déclarer aux témoins, que cette guérison avait été subite, imprévue, complète, au point que les béquilles de l'enfant ont été sur-le-champ suspendues dans l'église de Notre-Dame-de-Liesse.

Nous renvoyons pour le récit détaillé de ces miracles et d'un très-grand nombre d'autres au précieux ouvrage de MM. Duployé. Il importe que l'on soit bien persuadé de la vertu de cette image, qui, nous osons l'espérer, ne la fera pas moins éclater au Canada qu'en France.

Les pèlerinages continuèrent comme par le

passé : mentionnons en particulier celui de deux augustes princesses de la maison de France. En 1819 la famille royale dont la révolution avait conjuré l'extinction, n'était pas sans crainte. Seule la duchesse de Berry pouvait espérer de donner un rejeton à cette race antique et un roi à la France. Comme Marie de Médicis, Anne d'Autriche, et Marie Leksinska, elle s'adressa à Notre-Dame-de-Liesse. Elle chargea Monseigneur de Bombelles, évêque d'Amiens et aumônier de la princesse, de présenter ses vœux ardents à la Reine du Ciel, et en effet pendant cette année 1819 le pieux prélat vint plusieurs fois à Liesse déposer aux pieds de notre statue, les vœux de la duchesse de Berry, et de toute la France. Marie n'avait point tardé à les entendre, et quand le couteau de Louvel semblait avoir ruiné toutes les espérances de la famille royale et de la nation, Notre-Dame-de-Liesse leur ménageait déjà l'insigne consolation du 29 septembre 1820. Pendant le cours de cette année 1820 Monseigneur de Bombelles revint conjurer Marie d'achever heureusement son œuvre de grâce et de miséricorde envers la France. Bientôt en effet on apprit avec une immense effusion de joie la naissance de Henri, duc de Bordeaux, plus connu aujourd'hui sous le nom de comte de Chambord. Sur la fin du mois de mai 1821, l'illustre veuve venait remercier Marie de cet insigne bienfait : elle était accompagnée de la duchesse de Reggio, de la famille des sires de Coucy et des chevaliers d'Eppes.

L'auguste fille de Louis XVI, la duchesse d'Angoulême, fit son pèlerinage à Liesse en 1826. Il y eut à cette occasion de brillantes fêtes au

milieu desquelles éclata par-dessus tout la piété de la princesse. En 1836 le Père de Ravignan alla mettre ses conférences sous la protection de Notre-Dame-de-Liesse ; en 1847 Monseigneur Vérolles, évêque de la Mandchourie vint lui recommander ses missions lointaines : en septembre 1850, c'était mme la comtesse de Montalembert, en 1855 un cardinal archevêque, Monseigneur Gousset, et dix évêques de différentes provinces.

Nous arrivons ainsi à 1857. Monseigneur de Garsignies, évêque de Soissons et de Laon, avait obtenu du souverain pontife Pie IX l'honneur du couronnement pour Notre-Dame-de-Liesse, et ce fut le 18 août de cette année que s'accomplit à Liesse une des plus imposantes cérémonies dont ce bourg si fréquenté ait jamais été témoin. C'était notre statue qui, dans l'opinion de l'évêque et du souverain pontife, était destinée à être l'objet de cet insigne honneur ; mais elle ne le reçut point, et c'est à cette occurrence que nous sommes redevables du bonheur de la posséder au milieu de nous ; comme nous l'allons expliquer dans la troisième partie.

III.

Rien de plus beau, et de plus grandiose que les solennités des 15, 16, 17 et 18 août 1857 ; mais ce sujet ne rentrant point dans les limites de notre travail, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de MM. Duployé.

Lors donc qu'il s'agit du couronnement on examina la statue ; mais quelle ne fut pas la surprise du curé et de ses assistants, quand ils

virent qu'elle ne se réduisait guère qu'à cette tête de pierre, élevée sur un morceau de bois et entourée de carton. Evidemment ce qui en faisait le prix et lui donnait sa vertu c'étaient les cendres de l'ancienne statue. Alors il fut résolu que l'on ferait exécuter une nouvelle statue, sur le modèle de l'ancienne, dans laquelle on insérerait une partie des cendres et des charbons précieux. Mais comme la statue actuelle avait été depuis 1802 l'instrument de tant de prodiges et l'objet de tant de vénération, on la donnerait à la maison de la Compagnie de Jésus récemment fondée dans le but d'offrir aux nombreux pèlerins de Liesse tous les secours spirituels qu'ils réclamaient.

Monsieur Jean-Baptiste Billaudel étant mort en 1827 à l'âge de 73 ans, son frère Louis, héritier de son esprit et de sa vertu, continua son œuvre pendant 19 ans encore. Ils avaient longtemps projeté ensemble l'établissement à Notre-Dame-de-Liesse, d'une maison de la Compagnie de Jésus. M. Louis Billaudel eut le bonheur de réaliser ce projet en 1843, trois ans avant sa mort ; et il y consacra une partie de sa fortune. Depuis ce temps les enfants de saint Ignace ont l'insigne honneur de desservir le pèlerinage et d'offrir les secours de leur ministère aux quarante mille pèlerins qui y viennent annuellement.

Il fut donc decidé que cette statue serait donnée aux Pères de la Compagnie. Voici maintenant la reproduction d'une pièce authentique que nous avons en notre possession ; elle est signée de la main du Révérend Père Fouillot, qui fut pendant 37 années de sa vie religieuse chargé de la direction du troisième an de probation,

et qui a ainsi été l'instructeur de la plupart de nos Pères Français et Canadiens. Ce troisième an resta à Liesse jusqu'en 1862, époque à laquelle il fut transféré à St-Vincent de Laon [illegible] la statue fut aussi transportée. Voici donc cette pièce.

" ORIGINE DE LA STATUE DE LA MÈRE DE GRACE DE ST-VINCENT."

" L'ancienne statue miraculeuse de Notre-
" Dame-de-Liesse ayant été brûlée pendant la
" grande révolution, en 1793, on conserva pré-
" cieusement ses cendres, qui sont placées au-
" jourd'hui sous la statue actuelle ds Notre-
" Dame.

" Quand il s'est agi, en 1857, de [illegible]ronner so-
" lennellement l'image exposée, dep[illegible] la révo-
" lution, à la vénération des fidèles, on s'aperçut
" qu'au lieu d'une statue, il n'y avait qu'une
" tête de pierre sur un support de bois informe
" et vermoulu, entouré de carton sur lequel était
" posé le revêtement extérieur. Cette tête avait
" été trouvée, dit-on, dans les combles de l'église,
" par le curé constitutionnel qui la présenta
" ainsi disposée à la vénération des pèlerins,
" dont le concours se continuait encore.

" Cette image ne pouvant être honorée d'un
" couronnement, on fit alors la statue actuelle.
" La tête qui l'avait précédée fut conservée par
" le R. Père Fouillot, et destinée à la mission de
" Chine ; mais les Pères de cette mission crai-
" gnant d'exposer au culte public une statue ca-
" pable de rappeler aux fidèles les idoles païen-
" nes, on donna à cette tête précieuse une autre
" destination. Le R. Père Fouillot la confia à

" un artiste de Paris, qui la peignit, lui donna
" un corps et une couronne, sculpta heureuse-
" ment l'image du divin enfant, et constitua
" ainsi la statue de la Mère-de-Grâce, actuelle-
" ment vénérée à Saint-Vincent.

" C'est ainsi que cette statue, ou du moins la
" tête, se trouve être celle qui a été, pendant
" soixante ans, vénérée des pèlerins de Notre-
" Dame-de-Liesse, qui ont obtenu devant elle
" maints miracles. Il y a dans sa base une partie
" des cendres de la statue primitive."

" Certifié conforme aux faits, à Saint-Vincent,
" le 5 août 1869."

" FOUILLOT, S. J."

Maintenant comment cette statue est-elle échue au Canada? Nous le dirons brièvement. Au printemps de 1877 le gouvernement français réclama des Pères de la Compagnie, la cession de la maison Saint-Vincent, qui lui devenait nécessaire pour la défense de la ville de Laon et de la vallée qu'elle domine. Il fallut alors songer à transporter la maison du troisième an autre part. Elle fut en effet transportée à Paray-le-Monial, qui paraissait l'endroit le mieux adapté à cette école du cœur, *schola affectus*, où l'enfant de saint Ignace met la dernière main à son éducation religieuse. A quoi bon y transporter cette statue miraculeuse? Elle trouverait mieux sa place dans quelqu'une de ces nombreuses missions de la Compagnie, qui avaient pour la plupart des représentants au troisième an de Saint-Vincent. Il y avait

là deux Pères Canadiens, qui devaient rentrer dans leur patrie vers le mois d'août. Longtemps on pria pour savoir à quelle mission on enverrait ce gage de la protection de Marie : on pria beaucoup ; les Canadiens en particulier sentaient leur désir croître de jour en jour. Enfin le troisième an tout entier devait aller à Liesse, selon la coutume, faire le pèlerinage d'adieux. Le Révérend Père Dorr, qui avait depuis huit ans succédé au Révérend Père Fouillot dans la charge d'instructeur, dit la messe à cette intention à l'autel de Notre-Dame-de-Liesse ; à peine avait-il achevé son action de grâces, qu'appelant à lui un des Pères Canadiens, il lui dit : “ La statue de Notre-Dame-de-Liesse, Mère de Grâce, ira au Canada, vous l'emporterez.” Quelques jours après, les deux Pères apportaient avec eux ce palladium chrétien, qui sera, nous en avons la confiance, une source intarissable de grâces pour les populations si religieuses encore de la Nouvelle-France, et en particulier, pour celle de Ville-Marie.

Venez donc, enfants de Marie, venez lui rendre vos hommages. Venez la remercier de vous avoir choisis pour son peuple de prédilection, et d'avoir choisi votre ville comme le siége d'où elle veut répandre ses bénédictions sur notre Canada tout entier.

Rien ne saurait donner plus d'autorité à la Légende et au culte de Notre-Dame-de-Liesse, que l'approbation solennelle du Saint-Siège. Aussi croyons-nous devoir la donner ici in extenso, *texte et traduction.*

LÉGENDE

DE

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

Telle qu'elle a été approuvée le 1er *Juillet* 1858, *par la Sacrée Congrégation des Rites.*

Ad hanc præclaram Turrim Davidicam respiciebant, in eâque spem suam, nec frustra, ponebant, innumeri illi milites, sub Christi vexillo conscripti, qui pectore crucem et manu gladium gerentes, sacrum Redemptoris sepulcrum defensuri, ad Palestinam olim convolabant. Cujus potentissimum ferunt fuisse expertos præsidium tres nobiles e Francorum gente et Appiorum stirpe Fratres, qui patriâ domo relictâ, sancti Joannis Jerosolymitani mititiæ nomen dederant. Cum enim Saracenorum incursibus fortiter obsisterent, ad Ascalonem dolo capti, in vincula conjecti sunt. Hos Egypti Soldanus ad Mahumeticam sectam minis et blanditiis perducere frustra conatus, novum perfidiæ genus adhibuit, missa filia Is-

meria, quæ eorum fidem subverteret. At dum inter illos de vera religione disceptatum est, victa Soldani filia, Virginis Mariæ, quam laudibus juvenes extulerant, imaginem summopere cupiens contemplari, Deiparæ effigiem, prece ferventi, ut fama est, cœlitus impetratam ab ipsis accepit, et uberiori jam movente gratia, se Christianam professa est. Tunc Equites cum Ismeria fugam ab infidelium terris molientes, cœlesti auxilio à Memphiticis oris ad Laudunensem agrum, juxta fontem prædii paterni, una cum sacro pignore, transvecti sunt. Quorum insperati reditus tanta omnes lætitia cepit, ut Templum in quo sacra effigies veluti causa Lætitiæ coleretur, perenne grati animi testimonium, applaudente Episcopo, exstruxerint. Quod toto mox Galliarum tractu miraculorum fama illustratum, variisque Pontificum gratiis ornatum, ab innumeris Principum donis cumulatum, ad hæc usque tempora, æmulo regum populorumque concursu, diebus præsertim Pentecostes, tanquam Fons gratiæ frequentatum est. His permotus Pius IX Pontifex Maximus, anno millesimo octingentesimo quinquagesimo septimo, Imaginem Lætitiensem Beatæ Mariæ Virginis sub titulo Matris Gratiæ solemniter coronari, annuumque commemorationis festum sub eodem titulo in hoc Templo, et circumjacenti Lætitiæ oppido celebrari concessit.

Marie fut toujours pour ses serviteurs un secours puissant et assuré ; c'était vers Elle qu'ils levaient les yeux ; c'était en Elle qu'ils espé-

raient, et jamais en vain, ces innombrables soldats du Christ qui, la croix sur la poitrine et le glaive en main, couraient jadis en Palestine défendre le saint Sépulcre du Rédempteur.

C'est surtout envers trois nobles Frères de la race des Francs et de l'illustre maison d'Eppes, que Marie montra toute sa puissance.

Ils avaient abandonné la maison paternelle, pour s'enrôler dans l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Un jour qu'ils repoussaient vigoureusement une attaque des Sarrasins, ils furent pris par ruse près d'Ascalon et jetés dans les fers.

Menaces, caresses, le Sultan d'Egypte employa tout pour les gagner à la religion de Mahomet ; ce fut inutilement. Vaincu, il a recours à une nouvelle épreuve plus délicate, mais non moins terrible : c'est sa propre fille Ismérie, qu'il envoie avec ordre de triompher de leur constance dans la foi. Les chevaliers lui parlent de la vraie religion ; la fille du Sultan est vaincue ; elle veut à tout prix contempler une image de cette Vierge Marie, dont les prisonniers lui ont fait tant de louanges.

C'est alors qu'après une prière fervente ils reçurent du ciel, comme le rapporte la tradition, une statue de la Sainte-Vierge. A sa vue, la princesse, pressée d'une grâce tout extraordinaire, se déclare chrétienne et forme avec les chevaliers le dessein de s'enfuir du pays des infidèles

Le ciel vint à leur secours : des bords du Nil ils furent transportés avec la statue miraculeuse dans les plaines qui s'étendent sous Laon, près d'une fontaine, au milieu de leurs propres domaines.

Ce retour inespéré causa une si grande joie à tous les peuples d'alentour, qu'ils s'empressèrent de bâtir, avec l'approbation de l'évêque, un temple, gage éternel de leur reconnaissance, pour y honorer l'image miraculeuse sous le nom de Notre-Dame-de-Liesse.

Bientôt le bruit de nombreux miracles, les indulgences spéciales accordées par les Souverains Pontifes, les riches et nombreux présents des princes y attirèrent de toute la France, surtout le jour de la Pentecôte, pour honorer Marie comme source de grâce, et les plus grands rois et des troupes innombrables de pèlerins. Ce concours extraordinaire s'est perpétué jusqu'à nos jours. Aussi, le Souverain Pontife Pie IX, excité par toutes ces considérations, a accordé en l'année 1857, le couronnement solennel de la statue de Notre-Dame-de-Liesse, sous le titre de Mère de Grâce, et de plus une fête commémorative qui sera célébrée tous les ans, sous le même titre, dans l'église et la paroisse de Notre-Dame-de-Liesse.

ORAISON A NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

Vierge sainte qui par votre naissance avez apporté la joie au monde, qui êtes celle d'Israël, la gloire de Jérusalem, l'espérance des pécheurs et la mère de toutes consolations, remplissez toute l'étendue de la signification de ces augustes noms ; soyez notre consolation dans nos peines, notre force dans nos faiblesses, notre soulagement dans nos maux. Nous ne vous demandons pas des grâces purement temporelles, qui ne nous donneraient que de vaines joies ; mais obtenez-nous par votre puissante intercession quelque écoulement de cette plénitude surabondante de grâces dont vous avez été comblée, ces grâces du premier ordre qui opèrent en nous notre salut. Mère de miséricorde, priez pour nous, pauvres pécheurs ; priez pour nous dès maintenant, puisque dès maintenant votre assistance nous est nécessaire ; mais surtout, très-sainte Vierge, ne nous abandonnez pas à cette heure terrible, où le redoutable ennemi de nos âmes redouble contre nous ses efforts ; redoublez pour nous vos charitables soins. O mère de Dieu ! souvenez-vous que nous sommes aussi devenus vos enfants ; faites que par votre faveur nous ayons accès auprès de votre Fils, afin que celui qui nous a été donné par vous en sa grâce, nous reçoive avec vous en sa gloire où nous posséderons cette joie ineffable qui fait le bonheur des bienheureux dans le ciel ; et où Jésus-Christ règne avec le Père et le Saint-Esprit.—*Ainsi-soit-il.*

PRIÈRE À NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

O Seigneur notre Dieu, accordez à vos serviteurs les joies d'une parfaite et continuelle santé de corps et d'esprit ; et par la glorieuse intercession de la bienheureuse Marie tou-

jours Vierge, l'exemption de toute tristesse pendant cette vie, et après notre mort la jouissance des joies éternelles. Nous vous demandons ces grâces par Jésus-Christ notre Seigneur et votre Fils, lequel vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit pendant les siècles des siècles.— *Ainsi-soit-il.*

Notre-Dame-de-Liesse, source et cause de toute joie, priez pour nous.

---

40 jours d'indulgence accordés par Mgr. l'Evêque de Montréal (28 mai 1878), pour chaque récitation de la prière : O Seigneur notre Dieu.

† EDOUARD CHS. Ev. de Montréal.

NEUVAINE

A

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

1er JOUR.

Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.
Cause de notre joie, priez pour nous.

L'enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous être agréable.

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique la *Joie Spirituelle.* La bonté de Dieu, l'assurance de ma protection, la solidité de l'espérance chrétienne sont autant de motifs propres à entretenir la joie spirituelle dans le service de Dieu.

Réflexion.— La grâce, qui nous rend les amis de Dieu et ses enfants, est le seul bien dont la possession ici-bas puisse nous réjouir; c'est aussi le seul dont la perte mérite nos regrets.

PRIÈRES.

Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance, réclamé votre médiation, ait été abandonné. Animé d'une telle confiance, je viens à vous, Vierge des Vierges, ma Mère, je cours à vous ; me voici à vos pieds, gémissant sous le poids de mes péchés. O Mère du Verbe. ne rejetez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer. (300 jours d'indulgence).

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut. (300 jours d'indulgence).

Bénie soit la Sainte et Immaculée Conception de la B. V. Mârie ! (100 jours d'indulgence).

Pratique.— En entrant dans votre chambre, saluez Marie et placez-vous sous sa protection. M. Olier aimait à payer à Marie ce tribut d'amour.

Lecture.— Imitation, livre 2., ch. 6. *De la joie d'une bonne conscience.*

2me Jour.

Mater Christi, ora pro nobis.

Mère du Christ, priez pour nous.

L'Enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous être agréable.

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique *la confiance en Dieu ;* quelque soit l'état de votre âme, ne vous abandonnez pas au découragement, mais tournez vos regards vers le Cœur de Jésus mon divin Fils, qui est un abîme de miséricorde. Le pécheur trouve dans ce cœur sacré le pardon de ses péchés ; le juste la persévérance dans la grâce.

Réflexion.— Le chrétien ne devrait jamais séparer du souvenir de ses péchés le souvenir de la passion de Jésus-Christ : si l'un excite la douleur, l'autre ramène la confiance. *Cum inimici essemus dilexit nos*, etc.

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.— Quand vous vous réveillez pendant la nuit, récitez l'*Ave Maria,* à l'exemple de sainte Mathilde.

Lecture.— Imitation, livre 3, ch. 30. *Qu'il faut demander à Dieu son secours et avoir confiance de recouvrer sa grâce.*

3me JOUR.

Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.
Mère de la divine grâce, priez pour nous.

L'enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous être agréable ?

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique la *Dévotion au Cœur de Jésus ;* vous puiserez à cette source de tout bien la force dans les

tentations, la consolation dans vos peines, l'espérance après vos chutes, la paix à votre heure dernière ; des trésors de grâce sont promis à ceux qui honorent ce cœur d'un culte spécial.

Réflexion.— Pour honorer dignement le Cœur de Jésus, il faut imiter les vertus dont il nous a donné l'exemple, et chercher à se pénétrer de ses sentiments.

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.— Habituez-vous à saluer Marie, quand vous rencontrez son image, à l'exemple de Saint Bernard ; Marie vous sourira et vous rendra le salut.

Lecture.— Imitation, livre 2, ch. 8. *De l'amitié familière avec Jésus.*

4me Jour.

Auxilium Christianorum, ora pro nobis.
Secours des chrétiens, priez pour nous.

L'Enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui, pour vous être agréable ?

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique le *Recours assidu à mon Cœur immaculé ;* vous ne comprendrez jamais toute la tendresse de ce Cœur pour vous ; faites-en votre refuge pendant la vie, et il sera votre consolation à la mort.

Réflexion.— Il ne faut pas se croire rejeté de Dieu, lorsqu'on ne sent que du dégoût à son service ; mais on doit faire alors fidèlement, pour lui plaire, ce que l'on ferait si l'on trouvait du goût à le servir.

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.—Le bienheureux Berchmans avait écrit de son sang la promesse de défendre l'Immaculée Conception de Marie. Faites-vous une gloire de proclamer en toutes circonstances cet auguste privilége.

Lecture.—Imitation, Liv. 3, ch. 20. *De l'aveu de sa propre faiblesse, et des misères de cette vie.*

5me JOUR,

Speculum justitiæ, ora pro nobis.

Miroir de justice, priez pour nous.

L'enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous être agréable ?

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique la *Dévotion à St. Joseph ;* son crédit est si grand auprès de mon divin Fils, qu'on ne l'a jamais imploré en vain. Demandez-lui la grâce d'une sainte vie et d'une bonne mort.

Réflexion.— Ce n'est ni au rang, ni à la richesse, ni au talent que Dieu accorde entrée dans le ciel, mais au saint usage que l'on fait des biens que l'on a reçus, et au mérite que l'on acquiert pendant la vie.

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.— Imitez St- François de Sales, qui avait coutume d'invoquer Marie dans toutes les peines. Marie ne manquait jamais à l'appel de son cœur.

Lecture.— Imitation, livre 3, ch. 49. *Du désir de la vie éternelle, et quels biens sont promis à ceux qui combattent.*

6me Jour.

Salus infirmorum, ora pro nobis.
Salut des infirmes, priez pour nous.

L'Enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui, pour vous être agréable ?

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique la *charité avec le prochain ;* n'ayez dans le cœur ni haine, ni jalousie ; que votre charité se manifeste par les œuvres. Une prévenance suffit pour relever une âme découragée : une parole bienveillante peut quelquefois la sauver.

Réflexion.— La véritable charité nous fait reconnaître Dieu dans ses enfants et Jésus-Christ dans ses membres, quoiqu'ils nous apparaissent souvent avec bien des défauts, ou sous les dehors de l'infirmité et de l'indigence.

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.— Imitez Saint-Charles Borromée, qui plaçait toutes ses œuvres et toutes ses entreprises sous la protection de Marie.

Lecture.—Imitation, Liv. 1, ch. 16. *Qu'il faut supporter les défauts du prochain.*

7me JOUR.

Virgo prudentissima, ora pro nobis.

Vierge très-prudente, priez pour nous.

L'enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous être agréable?

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique la *retenue dans vos paroles*; évitez tout entretien dangereux; ne laissez échapper aucune parole inconvenante ou peu charitable; que vos conversations soient dignes des saints anges qui vous écoutent.

Réflexion.— Le monde colore quelquefois du nom d'enjouements des discours licencieux. Sourire à ce langage serait plus qu'une faiblesse; y prêter l'oreille serait un crime. Une parole qui offense Dieu peut-elle plaire à ses enfants?

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.— A l'exemple de Saint-Jean, disciple bien aimé du Sauveur, vivez dans la compagnie si aimable de la Sainte-Vierge.

Lecture..—Imitation, livre 1, ch. 10. *Qu'il faut éviter les discours inutiles.*

8me Jour.

Janua cœli, ora pro nobis.

Porte du ciel, priez pour nous.

L'Enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui, pour vous être agréable ?

Marie.— Mon enfant, je vous donne pour pratique *le saint usage des sacrements ;* confessez-vous avec douleur et confiance, et votre cœur trouvera la paix. Approchez-vous avec pureté et amour du banquet des anges ; la communion est le gage du bonheur éternel.

Réflexion. — Combien de chrétiens seront étonnés, au jour du jugement, de se voir chargés de dettes envers la justice de Dieu, pour n'avoir pas profité des moyens qu'ils avaient de devenir de grands saints !

Prières.— (Les mêmes, page 56).

Pratique.— Récitez tous les jours au moins une dizaine du chapelet.

Lecture.— Imitation, Liv. 4, ch. 3. *Qu'il est avantageux de communier souvent.*

9me JOUR.

Regina sanctorum omnium, ora pro nobis.

Reine de tous les saints, priez pour nous.

L'enfant de Marie.— O ma tendre Mère, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui pour vous êtrh agréable ?

Marie.—Mon enfant, je vous donne pour pratique la *paix ;* elle ne peut exister qu'avec la vertu. Evitez ce qui pourrait la troubler, comme la dissipation, les lectures dangereuses et les assemblées mondaines. A la sainte communion, écoutez Jésus nous disant ces consolantes paroles : La paix soit avec vous.

Réflexion.—La mauvaise conscience est toujours timide et inquiète ; la bonne conscience, au contraire, est dans une joie et une paix inaltérables, même au milieu des adversités.

Prières.—(Les mêmes, page 56.)

Pratique. — Imitez saint Antoine de Padoue ; ayez comme lui un jour de la semaine qui soit spécialement le *jour de Marie.*

Lecture. — Imitation, livre 3, ch. 10. *Qu'il est doux de mépriser le monde pour servir Dieu.*
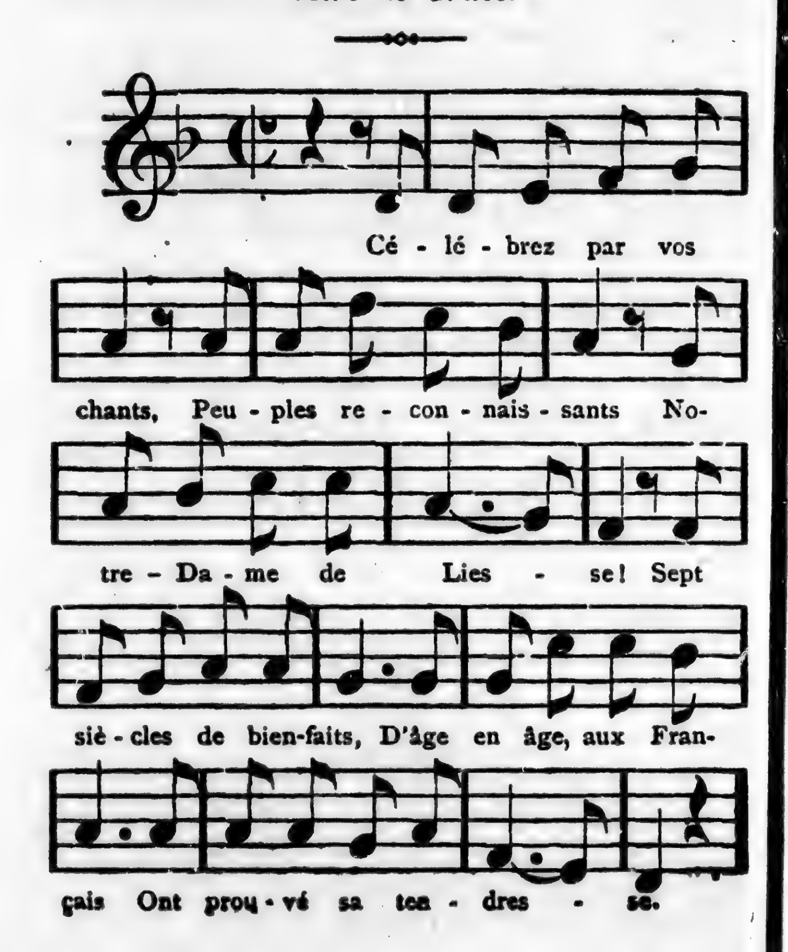


LÉGENDE HISTORIQUE

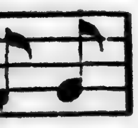
DE

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

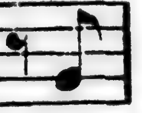
Mère de Grâce.



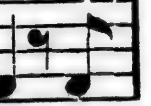
SSE



r vos



s No-



e! Sept



ux Fran-

se.

Célébrez par vos chants,
Peuples reconnaissants,
Notre-Dame-de-Liesse!
Sept siècles de bienfaits,
D'âge en âge, aux Français
Ont prouvé sa tendresse.

2

Leur récit merveilleux
Vous dira qu'aux saints lieux
La croix, guidant nos pères,
Ici, sous ses drapeaux,
Parmi tant de héros,
Rangea trois nobles frères.

3

Dans leurs riches castels,
De tous les biens mortels
Ils avaient l'abondance;
Mais sur l'appel de Dieu,
Tous trois dirent adieu
A leur mère, à la France.

4

Bientôt, faits chevaliers,
On vit ces preux guerriers,
La Croix sur la poitrine,
S'élancer aux combats,
Affrontant le trépas
Pour la gloire divine.

5

Le trépas est si doux
Dans ces lieux où, pour nous,
Un Dieu donna sa vie !
Le trépas est si beau,
En gardant son berceau
Et sa tombe bénie !

6

Après de grands travaux,
Un jour, des trois héros
Trahissant le courage,
La ruse entre les mains
Des cruels Sarrasins
Les livre en esclavage.

7

Maître de leur destin,
Le sultan Noradin
Les amène au grand Caire :
Et d'habiles imans
Viennent des Musulmans
Leur prêcher la prière.

8

Aux piéges de l'erreur
Se joint l'appât trompeur
Des plus belles promesses ;
Mais pour de vrais chrétiens
Que sont tous les faux biens
Honneurs, plaisirs, richesses ?

9

“ Ah ! mille fois mourir
Plutôt que de trahir
Jésus, seul vrai Messie !
Périsse Mahomet,
Et tout ce qu'il promet
Dans sa doctrine impie ! ”

10

Noradin en fureur
A juré, sur l'honneur,
De venger son prophète,
Et dans un noir cachot
Ordonne qu'aussitôt
Tous les trois on les jette.

11

Puis, de nouveaux moyens
Contre ces fiers chrétiens
Armant sa perfidie,
Il prétend de leur cœur
Se rendre enfin vainqueur
Par sa fille Ismérie.

12

“ Ma fille, ton savoir
Ici doit faire voir
Son charme et sa puissance :
Déployant tes attraits,
Va de ces trois Français
Dompter la résistance.”

13

Fière d'un tel emploi,
A son père, à son roi,
Elle obéit sur l'heure,
Et ne soupçonne pas
Que Dieu guide ses pas
Vers une Foi meilleure.

14

Au fond de sombres tours,
Voyant, riche d'atours,
Descendre la princesse,
Les chevaliers en vain
Cherchent à quel dessein
Vers eux elle s'abaisse.

15

Aussitôt du Koran
La fille du Sultan
Abordant la défense,
Unit, en sa faveur,
Aux raisons d'un docteur
Tout l'art de l'éloquence.

16

Eux, plaignant son erreur,
Pour elle du Seigneur
Implorent la lumière ;
Et prêchent à leur tour
Un Dieu pour notre amour
Né d'une Vierge-Mère.

17

Au cœur des trois héros
Il n'est sorte d'assauts
Que ne livre Ismérie.
A tout ils restent sourds,
Et lui parlent toujours
De Jésus, de Marie.

18

Brûlants d'un feu divin,
Leurs discours à la fin
Ont pénétré son âme ;
Elle veut, sans retard,
Qu'on offre à son regard
Cette céleste Dame.

19

Le plus âgé d'entre eux
Dit : " Bientôt sous vos yeux
Nous mettrons son image.
Donnez-nous seulement
Le bois et l'instrument ;
Nos mains feront l'ouvrage."

20

Ces mots font concevoir
Un vif et doux espoir
Au cœur de la princesse.
D'apporter à sa voix,
L'instrument et le bois
Un esclave s'empresse.

21

Mais, trouvant le ciseau
Pour leurs mains trop nouveau,
A la divine Mère
Ensemble ils ont recours,
Implorant son secours
Durant la nuit entière.

22

Vers l'aurore tous trois
S'endorment à la fois.
Heure à jamais bénie !
Un ange radieux
Leur apporte des cieux
L'image de Marie.

23

Au réveil, de leur cœur
Qui dira le bonheur
Et la reconnaissance,
Quand ils virent le ciel
Répondre à leur appel
Par sa toute-puissance !

24

"Sainte Vierge, à tes pieds
Vois tes trois chevaliers,
Comble leur allégresse :
De la foi daigne encore
Obtenir le trésor
A l'aimable princesse !"

25

Comme ils disaient ces mots,
Abrégeant son repos,
Accourait Ismérie :
Elle avance, et soudain,
A son air tout divin,
A reconnu Marie.

26

Elle tombe à genoux,
Et dans ses traits si doux
Déjà sent une mère.
Cependant le Seigneur
De la foi dans son cœur
Fait briller la lumière.

27

De la Reine des Cieux
Hors de ces tristes lieux
Elle emporte l'image :
Dans un culte secret,
Elle en fera l'objet
De son plus tendre hommage.

28

Or la Vierge, une nuit,
Dans un songe lui dit
D'aller en assurance
Des trois nobles chrétiens
Détacher les liens,
Et de les suivre en France.

29

Cette voix dans son sein
Allume un feu divin :
“ Je suis prête, dit-elle.
Patrie, amis, parents
Me sont indifférents,
Quand c’est Dieu qui m’appelle.”

30

A ces mots, sans retard,
Elle court au départ
Préparer les trois frères.
“Demain avant le jour
De votre affreux séjour
S’ouvriront les barrières.”

31

Ils s’échappent sans bruit,
Protégés dans la nuit
Par la divine Mère ;
Ismérie en ses bras
Portait devant leurs pas
L’image tutélaire.

32

Libres de ce péril,
A leur fuite le Nil
Oppose un autre obstacle ;
Son lit était profond,
Nulle barque, nul pont ;
Il fallait un miracle.

33

Or, conduite en ces lieux
Par un ange des cieux,
Une nacelle arrive,
Les reçoit, rase l'eau
Plus prompte que l'oiseau,
Et gagne l'autre rive.

34

Ange et barque, à l'instant,
Tout fuit : ainsi le vent
Chasse un léger nuage.
Des heureux voyageurs
Ces nouvelles faveurs
Ont doublé le courage.

35

Mais d'un si long chemin
Les fatigues enfin
Epuisent la princesse ;
Après tant de travaux,
Il faut que le repos
Répare sa faiblesse.

36

Un sommeil bienfaisant
Sur ses membres descend
Et ferme sa paupière,
Quand sa main presse encor
Son céleste trésor,
L'image de sa Mère.

37

Nos preux, au bord d'un bois
S'endorment tous les trois,
En veillant auprès d'elle.
O Vierge, tes amis
Reposent endormis,
Couvre-les de ton aile !

38

Soudain en leur faveur
De son bras le Seigneur
Déployant la puissance,
O prodige éclatant !
Les porte en un instant
Sous le beau ciel de France.

39

Echappant au croissant,
Ainsi vint du levant
A Lorette, près de Rome,
L'humble et sainte maison,
Où pour notre rançon,
Le Verbe se fit homme.

40

Le retour du soleil
Leur découvre, au réveil,
La plus étrange scène :
L'Egypte a disparu,
Et sur un sol connu
Leur regard se promène.

41

Un joyeux pastoureau
Gardait là son troupeau.
L'un des frères s'avance.
" A nos yeux, mon ami,
Quel pays s'offre ici,
Est-ce l'île de France ?

42

—" Oui, seigneur, étranger,
Lui répond le berger ;
Et Marchais on appelle
Le noble et vieux manoir
Dont ces bois laissent voir
La plus haute tourelle.

43

"Beaux lieux, mais désolés !
Nos maîtres sont allés
Au loin faire la guerre ;
Et leur captivité,
Hélas ! a bien coûté
Des larmes à leur mère !"

44

Il dit. Eux, à genoux,
Aux transports les plus doux
Abandonnaient leur âme,
Bénissant l'Éternel,
Et l'amour maternel
De leur céleste Dame.

45

Mais à tant de bonheur
Se mêle la douleur
De la triste Isméria,
Qui cherche entre ses bras,
Et ne retrouve pas
Son image chérie.

46

Touché de ses regrets,
Le ciel, bientôt après,
Daigna calmer sa peine:
L'image se montra
Reposant près de là,
Au bord d'une fontaine.

47

Cependant au château
Vole le pastoureau,
Transporté d'allégresse.
La mère d'accourir ;
Elle pensa mourir
De joie et de tendresse.

48

Au comble du bonheur,
La dame, par honneur,
Prend la main d'Ismérie.
Ils s'avancent ; leurs voix
Redisent mille fois
Les bontés de Marie.

49

Mais à peine en chemin,
Tous s'arrêtent soudain ;
La princesse s'incline ;
Ses genoux ont tremblé
Sous le poids centuplé
De l'image divine.

50

Immobile, elle attend ;
Mais le ciel est content
Sitôt que, pour lui plaire,
Ils ont promis à Dieu
D'élever en ce lieu
Un autel à sa Mère.

51

Et pour que l'avenir
Garde le souvenir
De ce jour d'allégresse,
Ce lieu, saint à jamais,
Portera désormais
Le joyeux nom de Liesse.

52

Dieu lui-même prend soin
De publier au loin
La gloire de sa Mère.
Bientôt les pèlerins
Couvrent tous les chemins
Du nouveau sanctuaire.

53

De Laon, dans sa ferveur,
L'illustre et saint pasteur
Est accouru lui-même.
La fille des sultans
A, par ses vœux ardents,
Fait hâter son baptême.

54

Puis vint l'huile des forts;
Puis trésor des trésors,
La sainte Eucharistie;
Et Jésus-Christ vainqueur
Régna seul dans le cœur
De l'heureuse Ismérie.

55

Dès lors, à l'Éternel,
Par un vœu solennel,
S'immolant tout entière,
Elle veut pour époux
N'avoir jamais que vous,
Fils de la Vierge-Mère.

56

Ses jours, devant l'autel,
Dans l'avant-goût du ciel,
Coulèrent sans nuages;
Et son âme, à la mort,
S'envola sans effort
Au céleste héritage...

57

Mère du divin Roi,
Nul ici près de toi
Qui ne trouve assistance ;
Des bienfaits éclatants
Proclament en tout temps
Ton pouvoir, ta clémence.

58

Comblés de tes faveurs,
Villes, rois et seigneurs,
Et princes de l'Église,
Dans ton temple embelli
Inscrivent à l'envi
Leur nom et leur devise.

59

Mais, pour les dons divins
Qui sur nous de tes mains
Tombèrent d'âge en âge,
De tes heureux enfants
Les cœurs reconnaissants
Voulaient un autre hommage.

60

Leur amour fut content
Quand le représentant
Du Pontife suprême,
Dans un jour solennel,
Sur ton front maternel
Posa le diadème. *

---

* 18 août 1857.

61

O Reine, sur la croix,
De sa puissante voix,
Dieu te fit notre Mère,
Douce maternité,
Par qui l'humanité
A Jésus-Christ pour frère !

62

Tu devins, dès ce jour,
De son esprit d'amour
L'unique trésorière ;
Et ses dons précieux
Ne descendent des cieux
Que par ton ministère.

63

Accourez donc, chrétiens,
Demandez tous les biens
A la *Mère de grâce :*
Venez, justes, pécheurs :
Elle a pour vos douleurs
Le remède efficace.

64

Daigne son bras toujours,
Ainsi qu'aux anciens jours,
Garder notre patrie ;
Et puissent les Français,
Se montrer à jamais
Les vrais fils de Marie !

x,
x,
re,

frère !

ır,
ır

eux
e.

iens,
ens

rs :
ırs

ırs,
ours,

s,

—